NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Wallensköld
Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

Nr. 3/4

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk 10 bei der Redaktion, Fmk 12: 50 durch die Buchhandlungen. Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Wallensköld (V. Hamng. 5), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früher erschienener Hefte an den Schriftführer der Redaktion, Doz. O. J. Tallgren (Freesenkatu 3), einzusenden.

XXI. Jahrg.
1920

CALĒRE au sens de 'il faut' en provençal.

Mistral, dans son dictionnaire monumental des dialectes provençaux, signale pour le verbe *calé* entre autres sens celui de 'falloir'. D'après lui, cet emploi se présente dans les parlers du Languedoc, du Limousin, de la Gascogne et des Alpes. Il cite l'expression *coumo cal, coumo cau* = 'comme il faut', employé aussi au sens réfléchi *coumo se cau* en languedocien; enfin 'il te faut cela', 'tu mérites cela' est rendu par *acò te cal.* L'*Atlas linguistique de la France* nous permet d'établir d'une manière précise l'extension de cet emploi de CALĒRE, qui ne paraît pas avoir d'analogues dans les autres langues romanes [1]. Les cartes N° 534—537 et pour la partie occidentale du pays la carte N° 1872 mettent en évidence les différentes manières dont on exprime impersonnellement en France l'idée d'une nécessité générale et à l'exception d'un

[1] Exception faite pourtant pour le corse qui pour exprimer l'idée de 'il faut' se sert d'un type qui remonte probablement à CALERE. En dehors de ce verbe, écrit phonétiquement *teyule, teiule, teiwule* etc., on trouve aussi l'italien *bisognare,* qui se rencontre surtout dans la péninsule du nord et à différents endroits situés sur la côte. Cf. l'*Atlas linguistique de la Corse*, les cartes 48, 402, 470, 635, 636, etc.

seul point, sur lequel je reviendrai dans ce qui suit, elles concordent parfaitement quant à la répartition de *falloir* et de *calé* dans le sens indiqué. M. Jaberg s'est servi de la première de ces cartes pour établir celle qu'il a jointe à son ouvrage *Sprachgeographie*. C'est celle-ci qui servira de base à la présente étude, et légèrement modifiée on la retrouvera annexée à cet article. De cette carte, il résulte que dans le nord de la France on se sert partout du verbe *falloir* pour exprimer impersonnellement l'idée d'une nécessité generale; l'emploi de CALĒRE au sens de 'il faut' est aujourd hui confiné à la partie méridionale des territoires provençal et gascon. Son aire principale, dont les limites suivent en partie celles du groupe de dialectes appelé par Mistral le languedocien, s'étend des Pyrénées au Massif Central et des Cévennes à la mer. A l'ouest, pourtant, la vallée du Rhône ne présente pas cet usage, dont la limite occidentale, à mesure qu'on s'approche de la Méditerranée, est de plus en plus éloignée de ce fleuve, et CALĒRE cède alors la place à *falé* qui occupe ici une zone très large. Au nord et au nord-ouest, CALĒRE fait irruption dans l'auvergnat et dans le limousin et au sud-est, il envahit amplement le domaine gascon de manière à remplir tout l'espace entre la Méditerranée et la baie de Biscaye. En dehors de cette aire principale, CALĒRE se rencontre aussi dans les Alpes, et notamment dans deux domaines éloignés l'un de l'autre d'une cinquantaine de kilomètres. De ce côté-ci, CALĒRE occupe d'une part presque tout le département des Hautes-Alpes et la partie septentrionale des Basses-Alpes; de l'autre côté, plus vers le sud, au coin le plus reculé du département des Alpes-Maritimes, ce verbe forme un petit îlot isolé tout près de la frontière d'Italie.

Restent à mentionner encore, dans cette même région de l'extrême est, trois endroits qui présentent d'autres formations. Dans le département des Alpes-Maritimes, l'emploi du verbe italien *toccare* est signalé pour le point situé le plus près de la frontière; ici, l'italien s'est donc introduit dans le territoire français. Dans le coin de l'Italie avoisinant le dé-

partement des Hautes-Alpes et où le français s'étend sur le domaine piémontais, deux points, nos 972 et 982, présentent aussi un usage qui s'écarte de celui du français et du provençal. Pour ces points, toutes les cartes indiquent d'un commun accord des formes écrites *võnt(e)* et *œ̃nto* remontant à CONVENIRE ou d'une manière plus précise à une forme fréquentative de ce verbe *CONVENTARE[1]. Ce type n'a pas laissé d'attirer l'attention des lexicographes italiens. Dans son étude sur les idiomes vaudois, Morosi signale, au sens de 'bisognare', 'far d'uopo', les formes *vönto*, *önto* 'nto, qui sont évidemment identiques aux nôtres et comme celles-ci sont dues à l'apocope [2].

La présence de ces formes dans les vallées vaudoises ainsi que de *toccare* signalé pour le point 990 nous permet de conclure que le domaine où 'il faut' est rendu par CALĒRE ne s'étend pas au delà des Alpes. Les textes piémontais et liguriens que j'ai consultés à cet égard ne présentent aucune trace de CALĒRE dans ce sens, ce qui confirme aussi mon opinion. Biondelli signale, il est vrai, d'après des versions de la parabole de l'enfant prodigue, un verbe, écrit par lui *cialàr, ciaràr* et qui appartient aux patois de Vinadio[3] et de Acceglio [4]. Cependant, ces deux endroits, situés seulement à une distance de quelques kilomètres de la frontière, se trouvent précisément dans la proximité du domaine français caractérisé par CALĒRE [5]. A ces endroits, l'emploi de ce verbe n'offre

---

[1] Étymologie généralement adoptée pour le verbe *coventar* qui dans les Alpes italiennes porte le sens de 'falloir'; cf. Salvioni, *Arch. Glott.* XI p. 294.

[2] Cf. *Arch. Glott.* XI p. 372, 378. — Des formes correspondantes se retrouvent aussi dans d'autres dialectes de l'Italie du nord, cf. Meyer-Lübke, *Grammaire* II § 244 et Mussafia, *Beitrag zur Kunde der nord-italienischen Mundarten* (*Mémoires de l'Académie de Vienne* 1875) p. 199—201.

[3] Biondelli, *Saggio sui dialetti gallo-italici* p. 515.

[4] *Ib.* p. 518.

[5] Le même phénomène se produit plus vers le nord. Le patois italien de Novalesa, situé au pied de Mont Cenis à 15 kilomètres de la frontière, paraît connaître un verbe qui doit être rapproché du franç. *falloir*; cf. dans

donc rien de remarquable. Il est évident que CALĒRE se croise dans cette région avec les types italiens, mais que d'une manière générale les Alpes limitent de ce côté l'emploi en question de notre verbe.

Vu l'étendue de l'aire de CALĒRE tout le long de la frontière espagnole, il ne serait que tout naturel de rencontrer ce même emploi de CALĒRE au delà des Pyrénées, et notamment on s'attendrait à en trouver du moins des traces dans le catalan; on se demande en effet si les trois aires provençales ne formeraient par hasard qu'une partie d'un domaine plus grand qui comprendrait aussi la péninsule ibérique. Des recherches faites dans la catalan ainsi que dans des dialectes du nord de l'Espagne ont pourtant donné un résultat négatif [1]. Tout porte donc à croire que cet emploi de CALĒRE est confiné à la Gaule méridionale; il s'agira par conséquent de l'examiner dans l'étendue que lui donne l'*Atlas linguistique*.

Cette étude comporte trois points essentiels. Il s'agit d'expliquer d'abord la différence qui se manifeste entre le nord et le sud. Pourquoi le provençal a-t-il adopté le verbe CALĒRE, tandis que le français est arrivé à se servir de FALLERE pour exprimer une nécessité générale? Deuxièmement, il faudrait examiner les conditions sous lesquelles *falé* s'est introduit aussi dans certaines régions de la Provence. Ce fait est-il d'ordre purement provençal, ou faut-il y voir une importation française? Et en dernier lieu, quelles sont les raisons qui ont déterminé la répartition de ces deux mots dans le domaine provençal? C'est surtout sur le premier de ces trois problèmes que je me propose d'apporter aujourd'hui un peu de lumière.

Avant d'aborder cette étude, précisons ce qu'il faut entendre par un emploi équivalent à celui de *il faut* français. Pour qu'on puisse dire qu'un certain verbe a vraiment pris

---

la version de la parabole de l'enfant prodigue rédigée dans ce dialecte: *futave* [= il fallait] *donca fare lo past*, Biondelli, *ouvr. cite* p. 522. De ce côté, *falloir*, qui occupe le domaine français avoisinant, a donc franchi la frontière.

[1] [Voir *Note additionnelle*, p. 63].

cette fonction, il est nécessaire que ce verbe remplisse dans les phrases affirmatives aussi bien que négatives le rôle de *il faut*. En d'autres termes, le verbe en question se prêtera à exprimer d'une part que quelque chose est nécessaire, de l'autre qu'il n'est pas permis ou qu'il n'est pas nécessaire d'exécuter une certaine action, *il faut* ayant dans l'ancien français cette double fonction au négatif[1]. En parlant de CALERE, il est d'autant plus important d'insister sur ce fait qu'il y a partout où on se sert de ce verbe, une tendance à en restreindre l'emploi aux sens négatif ou interrogatif. Tant qu'on ne trouve pas CALĒRE dans les phrases affirmatives, on n'est donc pas encore justifié à voir dans ce verbe l'équivalent de *falloir*.

Dans le midi, *caler* a donc pris la pleine fonction de *il faut*. Pour expliquer cette évolution du latin CALERE et trouver les raisons pour lesquelles elle s'est accomplie dans la langue d'oc mais non pas dans le nord de la France, il faut jeter un coup d'œil rétrospectif. Pas plus que le provençal d'aujourd'hui et le vieux provençal, le plus ancien français ne connaissait FALLERE dans ce sens[2]. Pour exprimer une nécessité générale, on n'avait originairement en français que les deux verbes impers. (*il*) *estuet* et (*il*) *convient*. Peu à peu cependant, *faillir*, qui signifiait d'abord 'finir', 'faire défaut'; 'manquer', est devenu impersonnel, sans doute par l'analogie de phrases telles que la suivante où le verbe *besoigner* présente un sens qui cadre bien avec celui signalé ci-dessus pour *faillir*: *il li dorroit tot co que li besoigneroit* (*Macchab.* éd. Gœrlich VII 24)[3]. L'idée de besoin est passée en celle de nécessité, et devenu populaire au commencement du XIV^e^ siècle, *il faut*

---

[1] Cf. Kjellman, *La construction de l'inf. dependant d'une locution impers. en français*, Upsal 1913, p. 91.

[2] Cf. Tobler, *V. B.* p. 213 ss., éd. fr. p. 269 ss., Kjellman, *Construction* p. 89.

[3] Sur ce développement cf. aussi Horning, *Rom. Studien* IV p. 252 et suiv.

a fait concurrence à *il estuet,* qu'il a fini par supplanter complètement [1].

C'est ce développement de FALLERE qui ne s'est pas présenté en provençal. Comme le français du nord, la langue d'oc exprimait l'idée d'être nécessaire par le verbe impersonnel *cove(n)*, à côté duquel on se servait de la locution *obs es* ⟨ OPUS EST; dans *Gir. de Ross.* on trouve en outre *estot, estut,* formes qui se rattachent au verbe français *estovoir* et qui doivent être regardées comme empruntées à la langue d'oïl. Comme celle-ci, le provençal a dû sentir le besoin d'avoir dans ce sens encore une expression. Comment se fait-il qu'il a choisi *caler* et non pas *falhir,* qui avait pourtant en provençal le même sens que dans le nord? A mon avis, ce fait, qui au premier abord paraît bien étrange, tient à l'emploi de CALĒRE dans les différentes parties de la France. Commençons donc par examiner rapidement les acceptions diverses de ce verbe.

L'emploi étymologique de CALĒRE est celui qui se présente dans des phrases telles que *il ne m'en chaut, peu m'en chaut,* qui existent toujours en français bien qu'archaïques aujourd'hui. Le sens propre est celui de 'ne pas s'intéresser à qch', 'ne pas se soucier de qch'. Par *il ne me chaut de ma vie* (*Cligés* 6270) j'exprime que je ne me soucie pas de ma vie, que je n'attache pas d'importance à ma vie. Or, de l'idée du sentiment d'une importance on passe facilement à celle de la qualité même d'être important; si je n'attache pas d'importance à ma vie, celle-ci n'a inversement aucune importance pour moi. D'une part il s'agit donc du sens subjectif analysé ci-dessus, de l'autre d'un sens objectif = 'importer', 'être de profit', qui forment ensemble ce que j'ai appelé autre part l'emploi fondamental de CALĒRE [2]. Celui-ci se trouve dans toutes les langues romanes. Ex.:

[1] Cf. Kjellman *Construction* p. 90, 69 et suiv.

[2] Kjellman, *Construction* p. 170.

anc. franç.

Ki ço vus lodet que cest plait degetium,
Ne li ealt, sire, de quel mort nus moerium (*Rol.* 226)

De ço qui calt? (*Rol.* 1405)

Onques nule beste sauvage . . .
Ne fu si ardanz n'anragiee . . .
Con fu Cligés cui il ne chaut
De vivre, s'a s'amie faut (*Cligés* 3700)

anc. prov.

Ne m'en caut, co dist bos, se deus bien dun (*Gir. de Ross.* 1094)

Dompna, puois de mi nous cal (Bertr. de Born, éd. Stimming 12.1)

Jove se te, quan noi cal devinar,
Qu'ab belh jovent se guart de mal estar (Bertr. de Born 7.23)

Bien pauc vos cal de mon consire (*Flamenca*, éd. P. Meyer 3848)

Exceptionnellement au sens affirmatif:

S'eu no vos vei, domna, don plus me cal,
Negus vezers mo bel pesar no val [1] (Bern. de Vent., éd. Appel 41.23)

esp.

Cúrielos qui quier, ca dellos poco m'in cal [2] (*Cid* 2357)

Los unos verás muertos e los otros golpados;
Non te cal ca se uençires non te menguaran vasallos (*Alex.* 72)

Exceptionnellement au sens affirmatif:

Ruegovos que me consejedes lo que vierdes que me cale mas de facer (J. Man., *C. Luc.* 16)

ital.

Se vi cal di me, venite meco infino a palagio (Bocc., *nov.* 75)

Ma se cotanto, or più che per lo passato, del tuo onor ti cale (Bocc., *num.* 38)

Exceptionnellement au sens affirmatif:

Jujar, no serò con tego
Pos azi te cal de mi (Raimb. de Vaqueiras, *Chanson provençale-génoise* 91) [3]

Il n'est pas besoin d'allonger encore cette liste d'exemples, qui fait suffisamment ressortir cet emploi de CALĒRE. Je

---

[1] Ce sens passe en celui de 'aimer'; cf. *dona di cui mi cal* = dame dont je suis épris (Ermengaud, *Le breviari d'amor*, éd. G. Azaïs, le glossaire).

[2] Cf. Hanssen, *Spanische Grammatik* p. 197.

[3] D'après Savj-Lopez—Bartoli, *Altitalienische Chrestomathie.*

note seulement qu'en dehors de quelques cas isolés, notre verbe est toujours employé au négatif (*il ne me chaut pas*) ou dans des phrases analogues (*peu me chaut*) ou interrogativement (*que me chaut?*). C'est un trait essentiel dans l'emploi de CALĒRE et qui est pour beaucoup dans le développement sémantique qu'il a subi dans la suite. Les nouveaux emplois découlent directement du sens fondamental, mais l'évolution du sens ne s'est pas accomplie de la même manière en français qu'en provençal. Dans cette dernière langue on est définitivement parti du sens objectif. Le sens de 'ne pas présenter d'intérêt', en passant par celui de 'ne pas importer' aboutit directement au sens de 'ne pas être de besoin'. Cette nouvelle acception du verbe, représentant l'emploi le plus commun en provençal, est développé de très bonne heure, témoin les exemples suivants, où CALĒRE se rapporte ou bien à un substantif ou bien à un inf.:

Le sols dels bains era de tiure
Tam molz ques hom i pogra escriure
E tallar tot ab un coutel,
Que jo non i calgra martel (*Flamenca*, éd. P. Meyer 3463)

Ainc de forcor bataille n'aui retraire . . .
Folche e Girarz i pert cascuns son paire
E ne nos caut des mors mais hui retraire (*Gir. de Ross.*, ms. Oxf. 3189)

Seiner, dis la contesse, sabas ke dirai
Per Deu ne te caut metre en tel esmai (*Ib.* 7800)

Beto, dist Gui, ben puec [aras] estar
De vostra partz nom cal ja mai gardar (*Daur. et Bet.*, éd. P. Meyer 1032)

Non l'en cal batre las esquinas
Ni premer onglas per las mans (*Flamenca* 3770)

= 'Il n'était pas besoin de lui frotter l'échine ni de lui enfoncer les ongles dans les mains';

Nous o qual dir, per qu'en doptas?
Eu vos enten, so sapias (*Ib.* 4227)

= 'vous n'avez pas besoin de le dire';

Ja nom calra gaire poinar
Al respondre, qu'eu ben o sai (*Ib.* 4846)

Ni sa mollier non calgra fener
D'esser malauta, car ateiner . . . (*Ib.* 6115)

= 'et sa femme non plus n'eût pas eu besoin de feindre une maladie';

E non cal temer que ja rompa,
Sol qu'autre talenz nol corrompa (*Ib.* 7391)

Guillems li dis: Domna, non qual
C'om mi pregue d'aisso ni d'al (*Ib.* 7603)

e van levar lo camp. Ren non lur cal duptar (*Rom. d'Arles*, ed. Chabaneau 751)

Adonx dis nostre Senner: Zo qued est net non cal lavar (*Lég. pieuses*, éd. Chabaneau VI 54 [1]) [2]

Dans le nord de la France, notre verbe est toujours lié, en dehors de l'emploi fondamental, à un sens hortatif. D'une manière toute régulière, il forme une sorte d'impératif negatif, dont voici les deux types: *ne me* (*te, li*) *chaille* (*de*) *le faire, ne te chaut* (*de*) *le faire.* En partant du sens subjectif, j'arrive à exprimer l'idée sous la première de ces deux formes. Selon que j'adresse à moi-même, à celui à qui je parle, ou à une troisième personne, l'exhortation de ne pas se soucier d'une certaine chose, l'idée émise peut revêtir les trois formes suivantes:

Forte et crueus fu la bataille,
Mais de tant dire no me caille (Mouskés, *Chronique* 1060)

---

[1] Revue des langues romanes, T. 34, 1890.

[2] En espagnol, *caler* = 'importar', 'ser de provecho', 'convenir' a développé un emploi qui se rapproche de celui que présentent ces exemples. Un sens analogue affirmatif n'a pas été relevé. A Cuervo, *Diccionario*, j'emprunte les exemples suivants:

No me uos caliera enuiar carta (*S. Pablo, Corinth.* 2. 9. 1, XIIIe siècle). La traduction française porte: 'Il est superflu que je vous écrive . . .'

Cercat bien el sepulcro de buenos veladores,
Non sean embriagos nin sean dormidores,
Non lis cala demanana façer otras labores (Berceo, *Duelo* 175)

Nin cale que olvidemos al rey de gloriosa memoria don Enrique (Santill. p. 24).

Sire, chil li respont, ne vous caille esmaier (*Doon de Mayence* 3779)

D'amer povre home ne li chaille (*Rose* 14558)

Dans les trois cas, l'idée est la même: 'il ne faut pas faire, ne fais pas' ce qu'exprime l'infinitif [1].

L'emploi objectif est analogue à celui que présente le provençal, avec cette réserve pourtant que l'idée implique toujours une exhortation à ne pas faire une certaine chose. Il est remarquable que cet emploi de *il chaut* est strictement limité aux cas où celui à qui s'adresse la défense est désigné par la deuxième personne. Cela me paraît être dans une certaine mesure dans l'idée du verbe lui-même. Étant donné le sens de 'être d'intérêt', l'idée d'une exhortation se développe en effet le plus naturellement, si l'énoncé se rapporte à quelqu'un à qui on veut directement déconseiller quelque chose. Si on s'adresse à soi-même ou si on parle d'une troisième personne, on devait préférer et on a préféré une autre tournure. Les expressions dont il s'agit ici, sont donc de ce seul type:

Ne voilez esperer en iniquité, e ravines ne vus chielt à cuveiter = nolite sperare in iniquitate & rapinas nolite concupiscere (*Ps. d'Oxf.* 61.10)

La Toison prent, lui lai ester,
E ne t'i chaut plus demorer (*Troie*, éd. Constans 1753)

Entres en cele tor, ne uous caut d'arester (*Aiol et Mirabel*, éd. Foerster 7722)

De ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte:

1) que non seulement en provençal mais aussi en français CALERE a pris un sens se rapprochant de celui de *il faut*; jusqu'ici nous n'avons constaté cet emploi qu'au négatif, et en français il implique toujours une exhortation;

2) que dans ce cas, le verbe se présente en français d'une

[1] A en juger par l'exemple suivant, ce sens ne paraît pas être étranger à l'italien:

Bene 'l sapremo altronde, non vi caglia
Saperle da straniere (Buon., *Fier.* 2. 4. 25, d'après Tommaseo-Bellini).

part dans un emploi subjectif, amenant le subjonctif, de l'autre dans un emploi objectif exprimé par l'indicatif du verbe, tandis que le provençal n'a développé que ce dernier emploi, qui et par le sens et par la forme cadre le mieux avec *il faut*;

3) qu'en raison de son caractère d'exhortation *chaloir* est toujours déterminé en français par un complément désignant la personne à laquelle cette exhortation s'adresse et que dans l'emploi objectif *chaloir* se rapporte exclusivement à une deuxième personne, ce qui est rarement le cas pour *il faut*.

En français, cet emploi de *chaloir* est donc tout à fait spécial et restreint à certains cas bien définis. Notamment, l'emploi subjectif me paraît constituer pour le développement ultérieur de *il chaut* un obstacle sérieux; avec l'emploi fondamental, il doit nécessairement contribuer à maintenir l'idée subjective, si étrangère à *il faut*. C'est ce qui résulte aussi du fait curieux que *il chaut* et *il chaille* employés pour former un impératif prohibitif ne semblent jamais se rencontrer ensemble dans un même texte; d'après le goût et le sentiment de l'auteur, l'un ou l'autre sens a donc pu prévaloir. J'ajoute enfin qu'en provençal l'inf. subordonné est toujours l'inf. pur, ce qui est précisément la construction demandée par un verbe exprimant une nécessité générale, tandis qu'en vertu du sens primitif le français préfère l'inf. avec *de*, qui se trouve dans les deux tiers de tous les exemples.

A tous les points de vue, le *caler* du provençal se prêtait donc beaucoup mieux que le *chaloir* du français à prendre la pleine fonction de *il faut*. Et comme il ressortira des considérations suivantes, la langue d'oc n'a même pas pu préférer *falhir* à *caler*. Le besoin de creer un terme ultérieur pour exprimer une nécessité générale se présente à des époques différentes dans les deux langues. Cette nécessité découle en français de la défectivité du verbe *estovoir*, en provençal de causes analogues d'ordre lexicologique. Bien que manquant de participe et étant bien rare dans certaines formes, *estovoir* est d'un emploi courant dans le plus ancien

français. Le provençal n'en connaît que les formes du présent de l'indicatif *estot* et du parfait *estut* employées dans *Gir. de Ross.*, et ce verbe n'appartiendra jamais à proprement parler à la langue d'oc. L'expression *ops m'es* qui s'employait dans un sens analogue, ne peut pas remplir sa place; les emplois divers de *ops — ad ops*, *per nostr' ops*, *ops li a*, etc. — en font en effet trop sentir le caractère de substantif pour que se produise, dans *ops m'es*, la fusion de l'élément substantif et de l'élément verbal qui seule en aurait pu faire l'équivalent de *cove(n)* ou de *il estuet* français; cf. le français *mestier* dans la double construction *qch est mestier* et *qch a mestier*.

Si le français a donc éprouvé le besoin de remplacer *estovoir* par un autre verbe plus riche, ce n'est qu'assez lentement que s'accomplissait cette substitution. On l'a gardé assez longtemps pour que *falloir* pût adopter l'emploi impersonnel, dans lequel il se prêtait d'une manière excellente à devenir l'équivalent de *estovoir*. Alors, le moment favorable à *il chaut* était passé; sous l'influence d'analogies puissantes, on lui a préféré *il faut*, pour lequel on constate au 14e siècle le sens qu'il a toujours. *Il chaut* est resté dans son sens ancien, et les deux verbes ont existé longtemps à côté l'un de l'autre; il est remarquable que surtout au début, *il faut* est très rarement employé au sens négatif, fonction que continuait toujours à remplir *il chaut*[1].

En provençal, où on ne disposait que d'une seule locution impers., *cove(n)*, le besoin de créer un nouveau terme était plus urgent; et comme CALĒRE se trouvait dès une époque très reculée avoir un sens qui ne différait de celui de 'il faut' que par la négation, il n'est que tout naturel qu'on en soit vite venu à l'employer aussi au sens affirmatif; il devint le synonyme de *cove(n)* qui, comme en français, est resté à côté de la locution nouvelle. *Falhir* ne se trouve jamais impersonnellement en provençal; avant qu'il en fût arrivé là, l'absence d'un verbe correspondant au français *estovoir* avait

[1] Cf. Kjellman, *Construction* p. 175.

amené, par la voie que je viens d'analyser, l'emploi suivant de *cal* qui, développé vers 1200 et constituant le terme du processus d'évolution sémantique, dispensa cette langue de créer un emploi impersonnel de FALLERE analogue à celui du français du nord:

Et el respos: Si Dieus mi sal,
No m'avetz fag enueg ni mal
De que'us calha querer perdon (R. Vidal, *Castia-gilos*, d'après Appel, *Chrestomathie*, v. 353).

Mais nos cal avoir regart
Que Franssois son Longobart (*Serv. du roi Richara au dauphin d'Auv.*, Mahn, *Werke der Troub.* I p. 130)

No dones tan que t'en calha penedre,
Que ja degus no t'o volra pueys redre (*Deux mss. prov.* éd. Noulet & Chabaneau, II 3. 347)[1]

Garda te fort pels camis d'oblidar
Cotel ni re, que t'i calgues tornar (*Ibid.* II 3. 383)

. . . *atendut que, estan bada el avia pres aquel dampnatge, et que creziau que lhi calgues far mejor finansa que no feira, tengro totz et* . . . (*Délibérations du conseil communal d'Albi*, 16 déc. 1382)[2]

Car una vetz nos qual venir en cendre (*Les joies du gai savoir*, éd. Jeanroy[3]: XXXIII, v. 53 [1451])

Pueys qu'el o vol, el qual passar lo pas (*Ib.* XXXVII, v. 43 [1462])

Quar d'aquest mon nos cal salhir (*Myst. prov. du 15e siècle*, éd. Jeanroy et Teulié[4] v. 2065)

Après, senhor, gran temps
Nos sertas morigrem
He en infern nos qualc desendre (*Ib.* v. 550)

Que de las viandas que iey trop presas
Ni mangada[s] golozamen
M'en qualra far grandas penedensas (*Ib.* v. 7409)

---

[1] Montpellier, Publications de la société pour l'étude des langues romanes, T. 13.

[2] Revue des langues romanes T. 48. 1905, p. 241.

[3] *Bibliothèque méridionale*, publiée sous les auspices de la faculté des lettres de Toulouse, 1e sér., T. 16.

[4] Ib. 1e sér., T. 3.

He la causa, senher, a anat tan mal
Que a calgut que siam anatz a l'espital (*Ib.* 6192)

Disen que caldria provesir
Per se mantene en bon estat (*Las nonpareilhas receptas*, éd. Noulet [1]; 16e s.: v. 28)

Apres, cal beure d'aigua fresqua (*Ib.* v. 189)

Apren, apren à toun doumatge,
Que cal serbi de boun couratge . . . (Goudeli, *Le ramelet moundi*, éd. Noulet; 17e s.; p. 13)
Filhetos, doun cal qu'yeu retire
L'or que diu remounta moun dire (*Ib.* p. 15)

Me cal mouri (Jasmin, *Las papillotos*, T. 1, p. 49)

E cal-ti per acò vira quauquo mountagno? (Azaïs, *Verses Bezieirencs* [2] p. 10)

Aro i cal lou Limous, l'Anglado, l'anizeto (*Ib.* p 2)

C'est de cet emploi de CALĒRE, tel qu'il se présente de nos jours, que porte témoignage l'*Atlas linguistique*. Passons donc à l'examen du deuxième des problèmes que comporte notre étude. CALĒRE a-t-il existé à un certain moment dans les régions qui ne connaissent pas aujourd'hui cet usage? Dans le sens dont il s'agit, s'est-on jamais servi de notre verbe au delà des limites actuelles, et dans ce cas quelle a été originairement l'extension de cet emploi? Voilà des questions bien difficiles à trancher d'une manière définitive, les textes anciens nous éclairant d'une manière très incomplète sur l'extension dialectale des traits syntaxiques. Tout porte cependant à croire que CALĒRE a été une fois employé dans tout le domaine provençal et que *faler*. en s'introduisant dans les régions qu'il occupe aujourd'hui, y a trouvé notre verbe qui, dans la concurrence qui s'est établie entre les deux locutions, a eu le dessous. Déjà la carte en porte témoignage. La partie du domaine provençal où règne de nos jours

[1] Montpellier, Publications de la société pour l'étude des langues romanes, T. 6.

[2] Montpellier, Publications de la société pour l'étude des langues romanes, T. 12.

falé est avant tout la vallée du Rhône, la Côte d'azur et les plaines entourant l'embouchure de la Garonne. CALĒRE reste dans les montagnes, d'une part dans les Alpes, d'autre part autour du Massif central, ainsi que dans la partie méridionale de la France. Il est donc significatif qu'on se serve du verbe français précisément dans les parties du pays le plus exposées à l'influence du nord. Que la France officielle et notamment la capitale ait mis son empreinte sur les patois, voilà un fait tout naturel et qui a été relevé plus d'une fois. Dans son étude précitée, M. Jaberg [1] constate que cette influence s'est fait sentir surtout dans la vallée du Rhône et autour de Bordeaux, qui paraît constituer un centre d'où le français s'est répandu d'une manière particulièrement frappante. Aux témoignages cités par M. Jaberg, je peux ajouter d'autres, tous relevant des cartes de l'*Atlas linguistique.*

La carte n^0 1081 nous représente les formes que prend le verbe *pouvoir* dans les différents patois de la France. Il en ressort que la forme analogique *pouvoir,* propre au français, a gagné du terrain au dépens de *pudé* provençal autour de Bordeaux et dans la vallée du Rhône, où la forme avec *-v-* descend jusque dans le département de la Drôme. D'après la carte n^0 1347 le nombre cardinal *un.* fém. *une* se rencontre sous ses formes françaises dans un vaste rayon autour de Bordeaux. Il en est de même de *fer*, que nous représente la carte n^0 552. De la Garonne, la forme présentant un *f* initial s'étend vers le sud en occupant ainsi un domaine où l'*f* initial devait régulièrement passer en *h-*. Inversement, c'est sans doute sous cette même influence de la France officielle et de la langue écrite que, d'après la carte n^0 461, INFANS a pu se tenir dans une vaste zone qui sur la Côte d'azur s'étend de la frontière méridionale du département d'Hérault jusqu'en Italie, tandis que dans la Gascogne, la Guyenne, la partie méridionale du Languedoc, le Périgord, le Limousin et le

[1]) *Sprachgeographie* p. 6 et suiv.

Poitou ainsi que dans les hautes Alpes, d'autres types servent à exprimer la même idée [1].

La carte même sur laquelle est basée notre étude, présente un trait qui ne pourrait être interprété que dans ce sens [2]. Dans les Basses-Alpes, le point 898 porte sur les cartes 535 (*il faut les y mener*) et 536 (*il fallait le laisser où il était*) une forme de CALERE, tandis que sur les cartes 534 (*il faut savoir bien nager,* etc.), 537 (*il faudrait être aveugle pour . .*) et 1872 (*il faut payer*) on trouve le verbe FALLERE. L'hésitation qui se manifeste donc quant à la manière d'exprimer l'idée d'une nécessité générale, dénote évidemment qu'il s'agit d'une contrée que *falé* est en train d'envahir, en se répandant dans un domaine occupé originairement par CALĒRE, qui reste restreint au coin oriental de la France.

A ces témoignages de la carte viennent s'en ajouter d'autres d'ordre linguistique. D'abord, l'origine étrangère de *falé* est manifeste en Gascogne [3]. On ne trouve nulle part une forme présentant le *h* initial exigé par les lois phonétiques de ce dialecte, et qu'on trouverait inévitablement s'il s'agissait d'un mot autochtone. Une autre preuve de la non-originalité de *falé* nous est apportée par le *Mystère de saint Eustache* [4], poème du 15e siècle. Ce texte présente les deux verbes FALLERE et CALĒRE en concurrence pour exprimer le sens de 'il faut'. Or, tandis que ce dernier a toujours sa forme provençale *cal* ou *chal,* c'est sous la forme française *faut* qu'est employé *fallere*. Pêle-mêle on trouve donc les exemples suivants:

Penre te faut humilità (v. 597)

Ta robo te faut aleysar (v. 947)

---

[1] Cf. Pauli, «*Enfant*», «*garçon*», «*fille*» *dans les langues romanes*, p. 25, ainsi que le compte-rendu de M. Thorn dans *Svensk Humanistisk Tidskrift* 1919 p. 124.

[2] Ce trait paraît avoir échappé à M. Jaberg, qui ne le reproduit pas sur sa carte.

[3] Cf. Jaberg, *ouvr. cité* p. 6.

[4] Revue des langues romanes, T. 21, 22, 1882.

Dono molher, you vuelh dire
Non faut point chantar ni rire (v. 662)

Grant peno chal soportar (v. 665)

En nostre hostal non chal tornar,
Car nous chalrio desamparar (v. 1032)

Et, chose curieuse, dans ses autres acceptions, FALLERE est passé dans la première conjugaison; à côté de *faut* = 'il faut', on trouve donc v. 600, 685 *falho*, v. 658 *defalhà* (inf.), etc. [1], ce qui dénote que *faut* s'écartant définitivement du paradigme du verbe *falhar*, ne peut être qu'un emprunt français [2]. Un exemple analogue nous est fourni par l'abbé Favre, poète montpelliérain du 18e siècle qui, né à Sommières situé un peu à l'est de cette ville, qui se trouve précisément sur la limite actuelle entre les deux domaines caractérisés par *falé* et *calé*, se sert aussi de nos deux verbes. Il ressort d'un examen de sa langue qu'il emploie *calé* surtout dans l'ancienne tournure *coumo cau* = 'comme il faut' et dans la construction secon-

---

[1] Le vers 1001 présente cependant l'inf. régulier *falhir*.

[2] La question du dialecte de ce poème est certainement à revoir. L'éditeur, l'abbé Guillaume, le croit composé dans la Provence proprement dite, ce qui paraît peu probable étant donné le passage dans la première conjugaison qui a été observé pour *falé* et qui est le cas aussi pour *calé*, témoin les formes *quallar* (v. 723), *callaré* (v. 798), etc. Le ms. a été trouvé à Puy-Saint-André, commune près de Briançon, et tout porte à croire qu'il reproduit le dialecte d'une région alpestre située un peu au nord de cette ville; cf. la constatation de Biondelli, d'après qui un verbe *cialàr* est usité dans les vallées vaudoises, ainsi que la forme *futuve* relevée dans le patois de Novalesa. C'est ce que confirme aussi l'emploi du verbe *coventar* qui caractérise précisément ces patois ainsi que les dialectes de l'Italie du nord. Dans notre texte, ce verbe est d'un usage fréquent au sens de 'il faut', p. ex.:

Que Job te convento semblar (v. 609)

Mas covento primieroment
Que metà vostre entendament (v. 411)

Pro te conventaré à sufrir
E pro de chausas sostenir (v. 592). Cf. plus haut p. 45.

daire [1] *caut* + sbst., p. ex. *Te cau una femna pus madura* (Favre, *Œuvres complètes* [2] T. 1 p. 12), *mais me cau be l'autra mitat* (*Ib.* p. 28), tandis que *fau* se présente surtout avec un inf. ou une proposition subordonnée, ainsi pp. 12, 26, 51, 65, 69, 72, 83, 95, 99, etc. A mon avis, ce fait ne peut que signifier que, dans ce dialecte, *falé* est en train d'envahir l'emploi de *calé*. Il s'est introduit dans l'emploi le plus propre au verbe impers. *il faut*, celui qui le présente avec un inf. ou une phrase introduite par *que*, tandis que *calé* subsiste encore dans les expressions consacrées par l'usage ainsi que dans l'emploi secondaire. Rappelons enfin l'exemple emprunté au *Sirventes* adressé au dauphin d'Auvergne par le roi Richard et que j'ai cité ci-dessus p. 55. Originaire de Poitiers, ce roi écrit une langue moitié provençale, moitié française et qui occupe probablement une place intermédiaire entre le limousin et le français. FALLERE ayant envahi par la suite la plus grande partie du domaine dialectal limousin, cet exemple nous permet de conclure que, de ce côté, *calé* a été anciennement en usage jusqu'à l'extrême limite du territoire provençal.

S'il est donc vrai que *falé* est d'un emploi secondaire en Provence, reste à fixer l'époque où il a pris dans les différents dialectes où il s'est inséré la place du *calé* primitif. Malheureusement, les faits chronologiques m'échappent jusqu'à un certain point, les quelques textes composés dans ces régions et qui ont été à ma disposition ne m'éclairant pas suffisamment à cet égard. Je viens de citer le témoignage du *Mystère de saint Eustache,* dans lequel, au 15e siècle, nous avons saisi sur le vif la substitution du *faut* français au *cal* provençal dans un dialecte des Alpes. Avant cette époque, cependant, *fal* a dû exister dans les patois de la Provence proprement dite; c'est ce qui ressort de l'exemple suivant

---

[1] Cf. Kjellman, *Den opersonliga satsens natur* (Studier i modern språkvetenskap, utg. av Nyfilologiska sällskapet i Stockholm VII).

[2] Montpellier, Publications de la société des langues romanes, T. 18, 1878.

emprunté à une paraphrase des psaumes de la pénitence qui se trouve dans un ms. d'Avignon du 14e siècle [1]:

Ihesus, trist es mon esperit
Car contra tu io ey falhit;
Morir me falh sopt[os]ament
He venir en ton iutyament (v. 323).

Un autre exemple plus récent se trouve dans un document arlésien de 1521 [2]: *et se se trobava que me falhissa enterrar a jort de peis, vole que se compre de peisson a la valor tant coma valon* . . . (p. 276).

C'est au commencement du 14e siècle que *il faut* français passe définitivement dans le sens qui lui est resté jusqu'à nos jours. Tout porte à croire que l'essor que prend à cette époque notre locution impersonnelle s'étend jusque dans les parties de la Provence qui étaient accessibles à une influence française; dans peu de temps, le français va être la langue officielle du Midi, ce qui permettra à cette influence de s'exercer encore plus fortement. On ne se trompe donc certainement pas trop en affirmant que l'introduction de *falé* est un fait appartenant essentiellement aux deux siècles qui suivirent la fin de l'ancienne littérature provençale, période de transition qui offrait l'occasion favorable à une substitution de ce genre.

Passons maintenant à l'examen de la limitation actuelle du domaine de *falé*, et cherchons à trouver quelques raisons pour lesquelles la carte présente la répartition géographique donnée des deux locutions. Je renvoie à cet égard à la carte annexée à ce travail qui donnera lieu à quelques considérations. Il en ressort qu'il y a entre l'emploi des deux verbes et la topographie du Midi des rapports étroits qu'on ne saurait méconnaître. L'usage de *falé* s'est introduit par la vallée du

[1] Revue des langues romanes, T. 19, 20, 1881.

[2] *Documents provençaux tirés des archives municipales d'Arles*, Revue des langues romanes, T. 39, 1896.

Rhône et par les plaines qui s'étendent sur la côte occidentale de la France du sud. D'une manière générale, il n'a pas pu franchir les montagnes. Observez la ligne de démarcation tracée à l'ouest du Rhône. La limite de *falé* suit d'une manière remarquable la chaîne des Cévennes. Au nord, où les montagnes descendent vers le Rhône, *falé* n'occupe qu'un mince filet sur la rive droite de ce fleuve. En face de Valence, où les Cévennes saillissent jusqu'au bord de la rivière, la limite linguistique présente la même courbure, et à mesure que vers le sud la chaîne des montagnes recule vers l'ouest, en laissant libre un espace de plus en plus large entre elle et le fleuve, l'emploi de *falé* s'étend au même degré. Il en est de même au nord. Il ressort de notre carte, où j'ai fait marquer d'une manière spéciale les parties hautes du Massif central, que l'usage de *falé* s'arrête justement devant les sommets de ces montagnes qu'il n'a pu franchir, tandis que les îlots qu'a pu cerner complètement cet emploi du verbe, ne lui ont pas barré le chemin. A l'ouest, enfin, où les montagnes descendent très doucement vers la côte, elles n'ont pas formé le même obstacle. De ce côté, *falé* occupe une partie du territoire montagneux, et c'est par ici surtout ainsi qu'autour de la Garonne et au sud dans les Landes qu'on doit s'attendre à voir l'emploi du verbe français gagner peu à peu du terrain.

A l'est du Rhône, nous assistons au même spectacle; c'est précisément dans la partie la moins accessible des Alpes que se trouvent les restes de l'emploi de *calé*. De ce côté, la limite occidentale en coïncide d'une manière remarquable avec celle des grandes hauteurs alpestres.

Tels sont donc les résultats de ces recherches. Pour les raisons alléguées au début de cette étude, CALĒRE a pris, par tout le domaine provençal, le sens pour lequel la langue d'oïl se sert de FALLERE. A mesure que se fait sentir par tout le pays l'influence de la France officielle, *falé* s'introduit aussi en Provence et notamment dans les régions qui au point de

vue géographique sont surtout accessibles à cette influence. De cette façon, l'aire d'abord unie de CALĒRE a été divisée en trois parties distinctes qui doivent être regardées comme les reliquats de l'usage primitif et qui sont peut-être condamnées à disparaître un jour elles-mêmes. L'avancement de FALLERE se rapporte d'une manière régulière aux centres de civilisation. Au nord, Clermont-Ferrand et Limoges sont les points de départ de l'usage français qu'ils ont fait descendre vers les côtes du Massif central. A l'ouest, Bordeaux joue un rôle éminent à cet égard; sur la côte méditerranéenne, Montpellier, Marseille, Toulon et d'autres centres ont forcé l'ancien usage dans une vaste zone, et en Dauphiné, Grenoble a fait reculer l'emploi de *calé* jusqu'à la frontière du département des Hautes-Alpes. Parmi les grandes villes, il n'y a que Toulouse qui ne soit pas environnée d'un domaine caractérisé par l'usage français. Or, jusqu'à nos jours, Toulouse a été le centre même du provençalisme. Aussi, à en juger par les cartes de l'*Atlas linguistique*, la ville des jeux floraux et du gay saber ne paraît-elle pas exercer au même degré que les villes sœurs du Midi, cette influence de la France officielle.

Upsal, le 15 février 1920.

Hilding Kjellman.

Note additionnelle. — L'auteur de l'article qui précède déclare à la p. 46 qu'il s'était attendu à trouver des survivances de CALERE dans le catalan ou dans les dialectes du nord de l'Espagne, mais que des recherches faites dans ces parlers ne lui avaient pas donné de résultats. — Les quelques dictionnaires etc. que j'ai sous la main, et que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de consulter à temps pour avertir M. Kjellman avant la composition de son article, nous fournissent bon nombre de données positives que voici:

Bulbena y Tosell, *Diccionari català-francés-castellà*, Barcelona 1905: *caldre* 'falloir, convenir, importer', 'ser preciso, o menester'; 'mancar'; puis à part: *calgut*, *-uda* partic. de *caldre*. — Saura, *Dicc. catalá-castellá*, Barc. 1906: *cáldrer*

'sér menester, necesitarse', 'ser una cosa com correspon, ser conforme, valer'; puis *calgut* 'sido menester'. — Vogel, *Taschenwörterb. der katal. u. deutschen Spr.* (Langenscheidt), 1911: *caldre* 'nötig sein'; *cal* 'man muss (il faut)'; *com cal* 'gehörig, tüchtig'. Dans la partie allemande-cat. (1916) du même ouvrage, il y a sous *müssen*: . . . '*cal que*' mit Konj. od. '*em cal*' mit inf.; et sous *sollen*: '*caldre*' mit Inf. oder *que* Konj.; etc. — Et voici un exemple du catalan populaire du XV^e^ siècle: *no cal fer gloses* (*Spill* de Jacme Roig, éd. Chabás, v. 8686). — Le majorcain possède notre mot d'après Amengual, *Dicc. mallorquín-castellano latín*, Palma 1858: *calder* n. impers. 'ser preciso, necesario, menester, opus esse', avec un exemple: «Asi dice el refran mallorquin: *D'estiu no déxis sa capa, y a'invern no t cald dir* 'en estío no dejes la capa, y en invierno no es menester decírtelo'». [Le *-d* de «*cald*» doit être purement graphique, comme tant de fois ailleurs dans les textes cat. Mais *calder* est bizarre. Faut-il y voir un *càldrer* > *càld(r)er*, avec un traitement de *-rer* comme je n'en connais pas ailleurs, cf. *prèndre* > *pèndre*, *prèndrer* > *pèndrer*, pas **prènder*?] [1]. — Pour le cat. de Roussillon, voir Krüger, *Sprachgeogr. Unters. in Languedoc u. Roussillon* (RDR III—V, 1913), § 224 (transcriptions). — Restent les autres parlers romans de l'Espagne du nord, c'est à dire le groupe aragonais. Je n'ai à ma portée que le *Dicc. de voces aragonesas* de Borao, Zaragoza 1884; mais il nous donne: «*cal, calen* c. [que signifie bien cette abréviation, dont je ne trouve pas l'explication dans le livre de Borao?], 'importa, interesa': . . . se emplea, universalmente, entre las clases menos acomodadas de Aragón» (renvoi au provençal). Dans l'*Introduccion*, pp. 98—101, on rencontre une discussion de ce mot avec nombre d'exemples anc. esp., en partie identiques à ceux de M. Kjellman (ci-dessus, p. 49, 51 n. 2) et trouvés encore, non seulement chez un Juan de Mena et

[1] Ou bien faut-il s'expliquer »*calder*» comme *caldér*, forme qui pourrait être envisagée comme due à une contamination, dans l'esprit du lexicographe, de *càldre* avec cette autre forme de l'infinitif *caler* que mentionne Fabra, *Gramática de la lengua cat.*, Barc. 1912, p. 95?

d'autres poètes du XV^e^ siècle, mais chez le chroniqueur de Charles V, Antonio de Guevara (mort en 1545): *no le cale vivir en Italia al que no tiene privanza de rey para se defender*; et, ce qui nous importe, l'auteur y répète (p. 98) que ce *caler* arag. est parfaitement populaire: «De entre las palabras verdaderamente aragonesas aunque de apariencia castellana, . . . palabras que . . . tenemos que revindicar como nuestras y sólo nuestras [= aragonaises], citaremos . . . por ser de las más vulgares en nuestro pueblo llano y sólo en él, la . . . expr. *no me cal* . . . usada como aragonesa por solo nuestros labriegos . . .». — La survivance de CALERE au sud des Pyrénées est donc parfaitement attestée.

Il va de soi que la note ci-dessus ne change en rien les résultats d'ordre sémantique auxquels aboutit M. Kjellman.

O. J. T.

Über die verbreitung der adjektivabstrakta auf *-ida* > *-(e)de* im deutschen.

Das germanische suffix, das im gotischen als *-iþa, -ida* und im althochdeutschen als *-ida* auftritt, geht auf eine bereits im indogermanischen lebendige bildungsweise zurück. Von *t*-suffixen gab es in der indogermanischen ursprache eine bedeutende anzahl, unter diesen auch das suffix *-tā*, das als secundärsuffix gebraucht wurde und das die urform unseres suffixes darstellt. Mit diesem suffix wurden abstrakte substantiva von adjektiven und substantiven gebildet. Zwischen dem suffix und dem stamme stand gewöhnlich ein vokal, der stammvokal des substantivs, von dem das abstraktum gebildet werden sollte. Es ist also anzunehmen, dass dieser vokal zuerst wechselte, im germanischen aber hat sich das *i*, das von hause aus den *a*- und *i*-stämmen zukam, verallgemeinert, so dass hier der vor dem dental stehende vokal *i* ist. Die vertretung des indogermanischen *t* ist ganz regelrecht gotisch *þ*, ausser in ein paar worten, deren stamm auf *þ* ausgeht und die das *þ* durch *d* ersetzen, und althochdeutsch *d*; das im

mittelhochdeutschen vorkommende *t* (z. b. *hœhte* 'höhe') ist sekundär [1].

Wie bereits erwähnt, wurde das suffix zuerst zur bildung

---

[1] Sekundär ist gleichfalls das *z* in neutralen substantiven von dem typus *gemaelze, gesteinze* u. s. w. Diese bildungen sind noch unerklärt. Wie bereits F. Bech in Germania X, ss. 395—398, XIV, ss. 431—432 und XXII, ss. 290—293 hervorgehoben hat, gehören die formen auf *ze* dem md. sprachgebiete an, und zwar vorwiegend dem ripuarischen (vgl. Weinhold, Mhd. gr. § 248). Diesen bildungen, die meistens kollektiva sind, stehen als nebenformen, die auf dem ganzen deutschen sprachgebiete gang und gäbe sind, gewöhnlich formen auf *-(e)de* zur seite. Das suffix *-ede* scheint sich nicht nur als abstraktsuffix (< *-ida*), wie ich unten öfters hervorheben werde, sondern auch als kollektivsuffix (< *-idi*), oft sogar als «inhaltsleere wucherung» (vgl. Wilmanns, Deutsche gramm. II, § 260 anm. 1), in einigen teilen des dtsch. sprachgebietes einer besonderen beliebtheit zu erfreuen. Die endung *-ede* hat sowohl auf mndl. wie ndd. (auch hd.) gebiete oft durch synkope *-de* und *-te* ergeben (vgl. Weinhold, o. c. § 248, P. Cosijn, Nederlandsche spraakkunst (Haarlem, 1893) s. 141 und Franck, Mndl. gramm. § 113). Und von diesen letztgenannten haben wir m. e. auszugehen, um die md. formen auf *-ze* erklären zu können. Die md. formen sind nichts anderes als verhochdeutschungen der mndl. Dass diese erscheinung sich an einer bedeutenden menge aus dem mndl. ins md. eingedrungener lehnworte nachweisen lässt, hoffe ich schon früher dargetan zu haben (vgl. E. Öhmann, Studien über die frz. worte im dtsch. im 12. u. 13. jh. (Helsinki, 1918) ss. 76 —). Es ist also offenbar manches sprachgut aus dem mndl. ins md. gewandert (ich frage mich, ob nicht die im ripuarischen belegte endung *-erse* (vgl. Weinhold, o. c. § 249) auch als ein mndl. eindringling aufzufassen ist). Nichts hindert uns anzunehmen, dass mit diesem mndl. strome auch solche formen auf *-te* nach Mitteldeutschland gewandert sind, wo sie jedenfalls viel weniger gebräuchlich waren, und was wäre dann natürlicher, als dass das *t* zu *z* verhochdeutscht wurde? Jedenfalls scheint diese annahme in bezug auf die kollektiva berechtigt, denn sonst lässt es sich schwer erklären, wie es kommt, dass auf einmal gerade auf ripuarischem gebiete das suffix *-ze* produktiv wird. Es gibt allerdings einige spärliche unklare fälle, in denen uns im ahd. das suffix *-iz(z)i* begegnet (vgl. Wilmanns, Dtsch. gr. II² § 274,s), aber hier ist die bedeutung eine andere. Immerhin sind einige möglichkeiten dafür vorhanden, dass einige mhd. formen auf *-(e)ze* — besonders verdächtig sind die fälle mit *e* vor *z*, weil ein zwischen zwei vokalen stehendes *d* (in *-eae* bzw. *-idi*) nicht zu *t* hat werden können, aber es lässt sich gut denken, dass die mhd. formen auf *-eze* sekundär sind und auf ältere *-ze* formen zurückgehen — nachklänge dieser ahd. endung sind.

von abstrakten substantiven aus adjektiven und substantiven verwendet. Allmählich erweiterte sich aber die anwendung des suffixes, indem es auch verbalstämmen angehängt werden konnte. Im urgermanischen haben nach dem übereinstimmenden zeugnis des altnordischen, angelsächsischen und altsächsischen [1] die denominativen bildungen unbedingt die mehrzahl der mit diesem suffixe gebildeten worte dargestellt [2]; im althochdeutschen verändert sich aber das verhältnis allmählich zugunsten der deverbativen, aber auch nur allmählich. Wenn von Bahder [3] zu dem ergebnis kommt, dass im althochdeutschen die verbalen ableitungen mit dem suffix *-ida* die denominativen überwogen, so ist dieses resultat, auf das älteste ahd. bezogen, unbedingt als voreilig zu bezeichnen. Die ältesten ahd. quellen sind nach dieser seite hin gesondert zu prüfen. Z. b. bei Otfrid, den ich noch zu diesen rechne, lassen sich sämtliche *-ida*-bildungen als denominativa erklären. Sonst ist hervorzuheben, dass einem zufälligen überwiegen der deverbativen *-ida*-bildungen über die denominativen kein entscheidender wert beigemessen werden darf, da es sich hier, wie z. b. Braune, Ahd. gr. § 208 richtig sagt, um augenblicksbildungen handelt, die von jedem adjektiv gebildet werden konnten. Erst in den jüngeren ahd. quellen kann ein nicht zu verkennendes überwiegen der verbalen ableitungen festgestellt werden, das jedenfalls teilweise auf dem verschwinden alter denominativa auf *-ida* dank dem einfluss der zu dieser zeit äusserst produktiven *-î*-bildungen zu beruhen scheint [4]. Denn wie bereits Grimm festgestellt hat, verliert das suffix *-ida*

---

[1] Vgl. Wilmanns, Dtsch. gr. II, § 251,1.

[2] Vgl. M. Hucko, Bildung der substantiva durch ableitung und zusammensetzung im altsächsischen (Diss. Strassburg 1904) s. 85.

[3] Die verbalabstracta in den germanischen sprachen, Halle, 1880, s. 160.

[4] Wilmanns, Dtsch. gr. II § 260,1 meint, dass das suffix *-ida* sich einst empfohlen hatte, weil «es kräftiger ins ohr fiel als das einsilbige *î*; der gang der entwicklung war aber der entgegengesetzte: auf *ida* folgt gerade «das einsilbige *î*».

schon im ahd. an boden, und dies trifft besonders für die denominativa zu.

Im folgenden ist es nicht meine absicht dem schicksal sämtlicher *-ida*-bildungen nachzugehen, sondern ich beschränke mich auf die denominativa und unter diesen besonders auf die adjektivabstrakta, deren verbreitung über das deutsche sprachgebiet einige interessante züge aufzuweisen hat.

Die ahd. denkmäler bieten zu keinen wichtigeren beobachtungen anlass, es sei denn, dass der Tatian — also ein ostfränk. denkmal — eine deutlich hervortretende vorliebe für die *-ida*-abstrakta zeigt [1]. Auch die andd. quellen fliessen zu spärlich, um irgendein bild von der häufigkeit des suffixes in der genannten funktion zu dieser zeit in Niederdeutschland geben zu können [2].

Wenn wir aber zu der mhd. periode übergehen, fällt uns sofort eines auf: die adjektivabstrakta auf *-ida* > *-(e)de* treten vor allem in ndd., dann auch in md. denkmälern auf, scheinen aber dem obd. fast ganz zu fehlen [3].

Für das ndd. sprachgebiet ist die häufigkeit unseres suffixes während der mhd. und neundd. periode schon öfters hervorgehoben worden [4]. Ob dieser reichtum an *-ida*-abstrak-

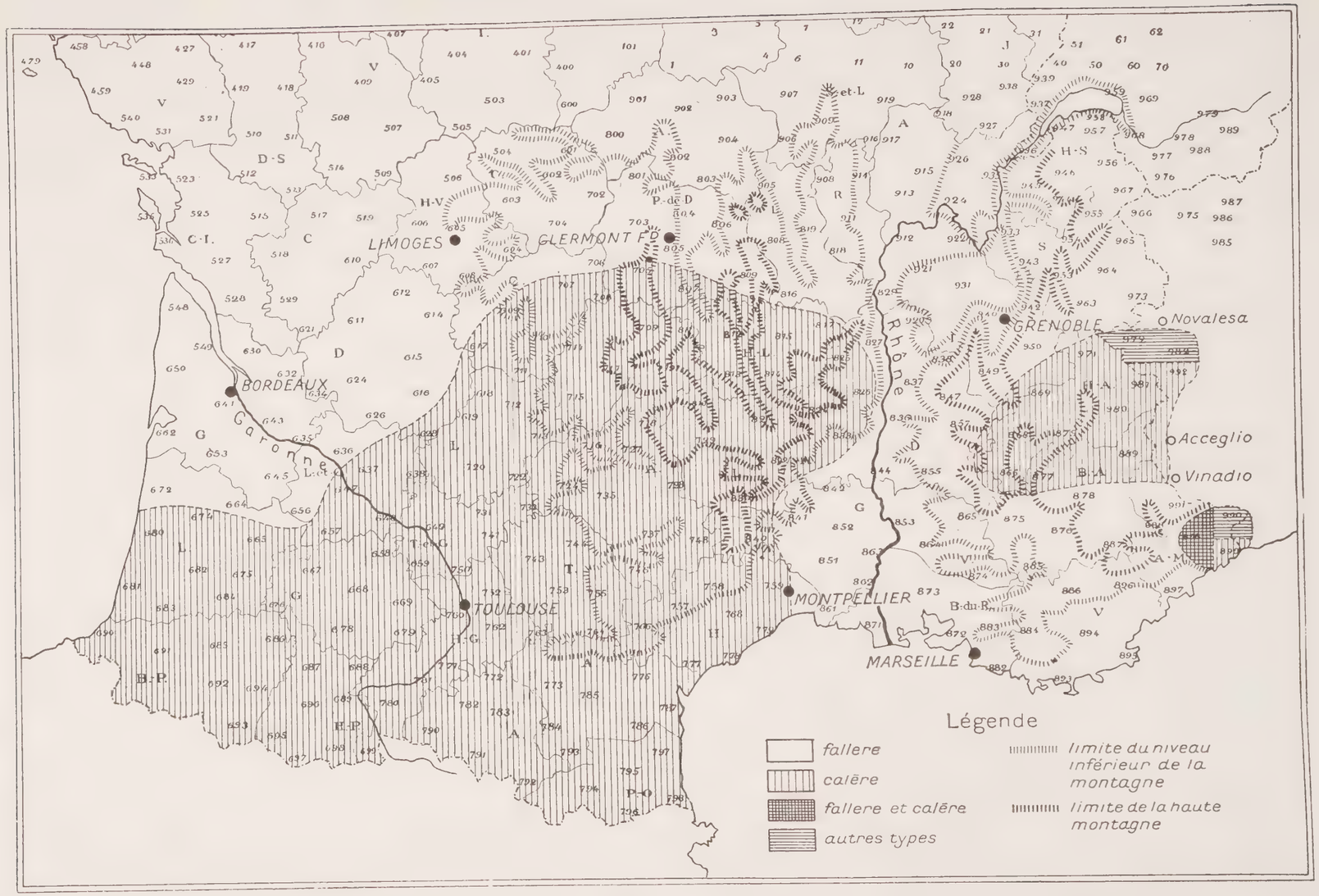
---

[1] Die häufigkeit der *-ida*-bildungen im Tatian hebt bereits Baumann, Die adjektivabstrakta im älteren westgermanischen (Diss. Freiburg i Br. 1914) s. 44 hervor. — Wie Braune (PBB XLIII) neulich nachgewiesen hat, zeigt der Tatian in mancher hinsicht ein altertümliches gepräge, und es ist nicht unmöglich, dass die häufigkeit der *-ida*-bildungen damit in zusammenhang zu bringen ist.

Die bemerkung Baumanns, o c. s. 49, dass das alts. nur einige bildungen auf *-ida* habe, ist ohne belang, da dies auf der knappheit der alts literatur sowie ihrem charakter, der zum gebrauch von abstrakten nicht in grösserem masse anlass gab, beruhen kann.

[2] Es scheint sogar, dass die worte auf *-(e)de*, deren anzahl während der mhd. periode durch die abschwächung der unbet. vokale durch diejenigen auf *-idi*, *-ido*, *-ado* bereichert wird, überhaupt häufiger in Mittel- und Niederdeutschland als in Oberdeutschland vorkommen.

[4] vgl. z. b. E. Gierach, Zur sprache von Eilharts Tristrant (Prag, 1908) s. 202; wie Gierach bemerkt, meiden mehrere ndd. denkmäler diese echt ndd. bildungen. J. Hoge, Die produktiven abstraktsuffixe des mndd. (Diss.



H. Kjellman, CALĒRE *au sens de 'il faut' en provençal*

ten direkt aus dem andd. ererbt ist, mit anderen worten, ob dies uns berechtigt anzunehmen, dass dieselbe fülle dieser bildungen auch im andd. vorhanden war, zu welchem schluss die überlieferten denkmäler ja keineswegs berechtigen, lässt sich schwer entscheiden [1]. Jedenfalls muss man ernstlich mit der möglichkeit rechnen, dass das sicher auch im andd. produktive suffix während der mndd. periode an lebenskraft noch gewonnen habe.

Der frage nach der verbreitung unseres suffixes, das in der genannten funktion als speziell ndd. betrachtet wird, ausserhalb des ndd. gebietes ist keine aufmerksamkeit geschenkt worden. Man braucht aber keine grössere mengen mhd. literatur zu lesen, um zu sehen, dass *-(e)de*, wie bereits erwähnt, zur bildung von adjektivabstrakten mehr oder minder oft auf md. boden vorkommt, im obd. aber sich nur ganz vereinzelt nachweisen lässt. — Überaus häufig sind die adjektivabstrakta auf *-(e)de* im westmd. und hier besonders im mittelfränk. Ein paar beispiele für die Kölner mundart: Ein schatzboechlin der Gotlicher lieffden (Gedruckt zu Cöllen durch Eucharium Hirtzhorn, wönende in dem Swän by sant Pauwels kirche [2]), das ins XVI jh. gehört, weist u. a. *liefde* 'liebe', *lengde* 'länge', *dieffde* 'tiefe', *sterkde* 'stärke', *hitzde* 'hitze' auf; F. Hoe-

---

Strassburg, 1912) s. 3 bemerkt, dass die bildungen durchaus der ndd. umgangssprache und der sprache der chroniken und urkunden angehören, während sie sich in der poesie weniger finden, was wohl dem einflusse der mhd. schriftsprache zuzuschreiben ist. Über die bildungsweise im neundd. vgl. z. b. Hoge, o. c. s. 3, Kluge, Abriss der dtsch. wortbildungslehre (Halle a. S. 1913) s. 18 und versch. ndd. dialektwörterbücher wie z. b. Versuch eines bremisch-niedersächsischen wörterbuches (Bremen, 1767—1770) u. a. s. v. *leefte* 'liebe', *diepte* 'tiefe' u. s. w.

[1] Zu dem oben s. 67 anm. 2 über die verhältnisse im asächs. gesagten füge ich hier nur noch die bemerkung hinzu, dass bei Gallee, Vorstudien zu einem altniederdeutschen wörterbuche (Leiden, 1903) etwa ein halbes hundert *ida*-bildungen (unter diesen auch deverbativa) vorkommt; die zahl der *-î*-abstrakta ist etwa um $^1/_3$ kleiner.

[2] Zitiert nach A. Birlinger und W. Crecelius, Altdeutsche neujahrsblätter für 1874. Wiesbaden, 1874.

nig, Wörterbuch der Kölner mundart (Köln, 1905) entnehme ich *deefte* und *deepte* 'tiefe'. Für die lebenskraft des abstraktsuffixes *-(e)de, -te* in der Kölner mundart zeugen formen wie *liefde* und *hitzde,* deren vorstufen in ahd. zeit nirgends belegt sind [1]. J. Müller, Die Aachener mundart (Aachen, 1836) s. VIII nennt z. b. *bángde* 'bangigkeit' und *stärkde* 'stärke'. Ähnlich müssen die verhältnisse schon früh in der mhd. periode auf diesem gebiete gelegen haben, ob dies aber auch im ahd. der fall war, muss auch hier unentschieden bleiben. Es sei nur in aller kürze hervorgehoben, dass in westmd. und vor allem in mittelfränk. denkmälern (auch urkunden) wie in der Jolande, im Väterbuch, in der Lilie u. s. w. adjektivabstrakta auf *-(e)de* häufig vorkommen. Im ostmd. scheint der gebrauch dieser bildungen bereits stärker eingeschränkt zu sein [2]; in den deutschordensdichtungen lässt sich eine verhältnismässig bedeutende anzahl nachweisen, was vielleicht mit dem ndd. einschlag im zusammenhang steht. Sonst ist hervorzuheben, dass die anzahl der belege keineswegs die häufigkeit der bildungen in der gesprochenen sprache getreu wiederzugeben braucht, sondern es ist sogar wahrscheinlich, dass diese formen, weil dem obd. mehr oder minder fremd, in den md. denkmälern vermieden wurden. — Offenbar gab es gewisse worte auf *-ede*, die in ganz Mitteldeutschland recht geläufig waren, wie z. b. *schônde*, während andere nur ein engeres verbreitungsgebiet hatten.

Die obd. denkmäler der mhd. periode weisen nur selten adjektivabstrakta auf *-(e)de* auf, während wir im ahd. auch auf diesem gebiete ja eine ganze menge solcher bildungen finden. Offenbar war diese bildungsweise hier nicht mehr

[1] Der normalform *hitze* liegt ein **hitja* zugrunde; vgl. ahd. *hiza*, *hizia* asächs. *hittia*.

[2] So wird z. b. Heinrichs v. Freiberg (thüring-obersächs., lebte in Böhmen; hs. *F* md., hs. *O* etwa Mainz; vgl. A. Bernt, Heinrich v. Freiberg. Halle a. d. S 1906) *schône* und *schônheit* oft in der Mainzer hs. durch *schônde* ersetzt, welche form, nebenbei bemerkt, auch dem ostmd. nicht fremd war.

lebendig [1]. Allerdings, es gab auch hier in der mhd. periode einige adjektivabstrakta auf *-(e)de*, die sowohl im obd. wie im md. gang und gäbe waren und offenbar direkt aus dem ahd. wortschatze ererbt sind. Zu diesen gehören z. b. *saelde* 'glück', *gemeinde* 'gemeinschaft; gemeinde', *zierde* 'schönheit; schmuck'; es verdient aber dabei hervorgehoben zu werden, dass entweder die bedeutung dieser worte meistens nicht mit den reinen adjektivabstrakten auf gleiche stufe zu stellen ist, sondern einen konkreten zug bekommen hat, oder dass die betr. formen gar nicht mehr als adjektivabstrakta empfunden werden. Es lässt sich aber nicht leugnen, dass vereinzelte wirkliche adjektivabstrakta auf *-(e)de*, *-te* sich auch im obd., sogar auf hochalemann. und österreich. boden nachweisen lassen, wie z. b. *ermde* [2] 'armut', *gaehede* 'schnelligkeit', *hœhede*, *hœhte* 'höhe'. Diese bildungen sind als absterbende nachklänge einer im ahd. auch in diesen mundarten lebendigen bildungsweise anzusehen, die in der mhd. periode hier schon längst nicht mehr produktiv war. Demgemäss treten auch diese bildungen auf obd. gebiete meistenteils in denkmälern auf, deren sprache archaistische züge aufzuweisen hat und an die überlieferung älterer zeit in höherem masse gebunden ist, wie in denkmälern religiösen inhalts, die ja oft im banne alter übersetzungen der heiligen schrift und sonstiger religiöser literatur stehen.

Über ab- und zunehmen unserer bildungen auf dem deutschen sprachgebiete während der mhd. periode lässt sich auf grundlage des vorhandenen materials kaum etwas sagen, da ihr mehr oder weniger häufiges vorkommen in den denkmä-

---

[1] Wie das obd. sprachgefühl sich den adjektivabstrakten auf *-(e)de* gegenüber verhielt, zeigt z. b. die äusserung N. v. Wyles (im jahre 1478): *als die fürsten unser landen* [Schwaben] *bisher pflegen haben ain andern zeschryben üwer lieb, heben vetz etlich schriber an flemisch dar für zeschriben üwer liebde* (351,5).

[2] Im ahd. ist nur *armida* belegt; die konkurrierende bildung war *aramuotî*. — Lexer, Nachtr. gibt einen beleg für *arme* (J. Titurel), das aber auch nicht auf ein älteres **armî* zurückzugehen braucht.

lern auf verschiedenen ursachen beruhen kann; nach den belegen zu urteilen würde ihre blüteperiode auf ndd. und md. boden in die spätere mhd. zeit fallen.

Die oben gezeichneten umrisse des verbreitungsgebietes der adjektivabstrakta auf *-(e)de* sollten durch systematische prüfung einer grösseren anzahl denkmäler verschiedener dialektischer färbung vervollständigt und präzisiert werden. Dabei wäre es unumgänglich nötig auch die heutigen mundarten heranzuziehen. Allerdings gilt es hier möglichst vorsichtig zu sein, denn die heutigen mundarten spiegeln die verhältnisse der mhd. periode keineswegs getreu wieder; vor allem hat man damit zu rechnen, dass in neuerer zeit das suffix *-heit* sich auf kosten der anderen abstraktsuffixe verbreitet und somit manchmal auch die spuren der *-ede*-bildungen verwischt hat[1].

Emil Öhmann.

Romanisches bei Oswald von Wolkenstein.

In einem Gedicht, welches durch seinen autobiographischen Charakter eine unserer Hauptquellen für Oswald v. Wolkensteins Leben darstellt (Schatz 64), berichtet der Dichter:

Ain künigin von Arragun was schön und zart,
dafür ich kniet zu willen, reicht ich ir den bart,
mit hendlin weiss pand si darin ain ringlin zart
lieplich und sprach: «non maiplus disligaides».

Von iren handen ward ich in die oren mein
gestochen durch mit ainem messin nädelein,
nach ir gewonhait sloss si mir zwen ring darein,
die trueg ich lang und nent man si raicades.

---

[1] Als beispiel sei erwähnt, dass das Wörterbuch der luxemburgischen mundart (Luxemburg, 1906) allerdings formen auf *-de*, *-te*, wie *deift* fem. 'tiefe' enthält, aber für 'schönheit' als luxemb. entsprechung nur *scheinhêt* gibt, wo doch im luxemburgischen der mhd. periode *schon(e)de* zweifelsohne durchaus üblich war.

Ich suecht ze stunt kunig Sigmunt, wo ich in vant,
den munt er spreutzt und macht ain kreutz do er mich kant;
der rueft mir schier: «du zeigest mier hie disen tant».
freuntlich mich fragt: «tuen dir die ring nicht laides?».

Weib und auch man mich schauten an mit lachen so;
neun personier künklicher zier, die waren do
ze Pärpian, ir pabst von Lun, genant Petro,
der römisch küng, der zehent und die von Praides.

Auf diese Stelle wurde ich von Hans Sperber aufmerksam gemacht, der mir die Frage stellte:

Welcher romanischen Sprache gehören die Worte *non mai plus disligaides, raicades, Praides,* die im Reim mit dtsch. *laides* stehen, an? Zweifellos ist *raicades* als *racaides* zu lesen und entspricht kat. *arracada*, span. *arracada* 'Ohrgehänge', einem Wort arab. Ursprungs (cf. Eguilaz y Yanguas, Glosario etim. s. v. *alcarrada*).

Aus der Pluralbildung *-es* kann man auf aragonesische oder katalanische Formen schliessen (für Aragon alte Belege bei Hanssen, *Gram. histór.* S. 31). Dieselbe Erscheinung (*-as* > *-es*) findet sich einerseits im Provenzalischen, anderseits im Asturisch-Leonesischen, was für die aragonesische Königin nicht in Betracht kommen kann.

Non für neuspan. *no* ist allgemein altspanisch, kann uns also wenig sagen.

Maiplus = *may plus* spricht fürs Katalanische, nicht nur das *plus,* das in altspan. Texten vorkommt (allerdings gerade bei Berceo, der aus der Rioja stammt, Pietsch, *Mod. Phil.* 13, 148) und sich heute besonders in Aragon und Katalonien hält (die eigentlich span. Form wäre **llus* entsprechend aptg. *chus,* cf. *llamar — chamar*), sondern auch das *may,* das im Spanischen sein *s* nicht verlieren könnte (altspan. *més, más,* neuspan. *más*), während das Katal. mit seinem *may* sich an südfrz. *mai* anschliesst. Die Wendung *mai plus* 'nie mehr' ist noch heute in derselben Bedeutung als kat. *may pus* erhalten.

Schwieriger steht es mit der Bestimmung der Verbalform *disligaides.* Nach älterem spanischen Gebrauch müsste bei

negiertem Imperativ Pluralis entweder Imperativ (*non desligad*) oder enstprechend heutigem Gebrauch Konjunktiv (*no desliguedes*) stehen. *Disligaides* muss also ein — ausnahmsweise imperativisch gebrauchter — Indikativ sein, der nun jedesfalls nicht katalanisch sein kann, da lat. -TIS kat. *-u* (altkat. auch *-ts*) ergibt: *amáu* (*amáts*), die Stufe **amad's*, die Ollerich, *Vertretung dentaler Konsonanz im Kat.* S. 40 als Vorstufe von **amádz* > *amáu* ansetzt, jedesfalls schon überschritten war.

Da in dem Satz offenbar ein Akkusativobjekt zu ergänzen ist ('bindet sie [die Ohrgehänge] nie mehr los'), so könnte man versucht sein, *disligaides* aufzufassen als ein **disligaldes* (wie altspan. *dalde* = *dad le* mit Metathesis, so *disligad les* > *disligaldes*), wobei das vorkonsonantische *l* durch *i* wiedergegeben wäre — aber wir haben ausser den sehr unsicheren Schreibungen wie *tenellos* im Älexandre (= *tened los* oder *tener los* nach Cuervo Rom. 24, 261) keinen Anhaltspunkt für *ld* > *id*. Ausserdem lautet der aragonesische Imperativ in älterer Zeit auf *-t* aus und Auslassung eines neutralen *lo* ist ganz gewöhnlich (Hanssen S. 194), wie dies ja auch dem älteren und neueren Französisch und dem Provenzalischen ganz geläufig ist.

Überhaupt bereitet das *i* in *disligaides*, **racaides*, *Praides* die grössten Schwierigkeiten. Für die Verbalformen denkt man vielleicht an leones. Imperativ-Formen wie *buscai* = *buscade* (= -ATE), kommt aber wieder nicht weiter mit dem *-s*, abgesehen davon, dass die aragonesische Königin nicht leonesisch gesprochen haben wird. In portugiesischen Dialekten (Entre-Minho-e-Douro) lautet die 2. Plur. heute auf *-aides* aus (z. B. *andaides*, Leite de Vasconcellos, *Esquisse d'une dialectologie*, S. 135), aber 1) wissen wir nicht, wie alt diese Umgestaltung der Plur. ist, 2) wird die Aragonesin nicht in einem portugiesischen Dialekt gesprochen haben. Beide erwähnten Auskunftsmittel versagen auch gegenüber den Nominalformen *racaides* und *Praides*.

Weiters könnte man an Kompromissformen zwischen *disligáis* und *disligades* denken, da beide Formen, die ältere und

die neuere, im 15. Jh. im Span. promiscue gebraucht werden (Cuervo Rom. 22, 72). Aber wie *Praides* und *racaides* erklären? Wir haben allerdings kat. *maytí*, sp. *maitines*, andal. *faytiga* neben *matí*, *fatiga*, die auf eine *i* haltige Aussprache des Dentals deuten — aber mir sind für *d* keine parallelen Beispiele bekannt. Eine Entwicklung von *d* über ð zu o (die heutige Stufe im Volksspanisch) könnte wohl kaum ein *i*-Stadium durchlaufen.

Da somit alle Wege auf romanischer Seite in Sackgassen führen, so müssen wir im Deutschen uns umsehen: am leichtesten gesagt ist: approximativer Reim mit dtsch. *laides*, aber auch am schwersten bewiesen. Ferner bietet sich ein für dtsch. *a, â* in älteren bayrischen Texten sich einstellendes *ài* (ähnlich *ei* für *e*), vgl. Weinhold *Bayr. Gramm.* S. 71 (in Schatz' *Altbayr. Gramm.* fand ich nichts Einschlägiges) und Öhmann, *Stud. über d. frz. Wörter im Dtsch.* S. 40. Dem widerspricht aber die mir von Sperber entgegengehaltene Tatsache, dass nach Massgabe der Reime sonst bei Oswald keine solchen *i*- Einschübe in den deutschen Wörtern vorkommen. So bleibt nichts übrig als an jene *i*- Einschübe zu erinnern, die bei Entlehnung fremder, bes. französischer Wörter ins Deutsche sich einzustellen pflegten (frz. *é* aus *a* > *ei* etc., Öhmann l.c.). Dafür könnte man als Parallele das *per mai foi*, das in dem vielsprachigen Lied N:o 77 V. 36 als «franczoss» bezeichnet wird, anführen, wo aber allerdings dem Auslaut von *foi* das *m̃a* sich angeglichen haben kann (vgl. ein andermal *per ma foia*). Es müsste dann aus der Tradition der Wiedergabe frz. Laute im Deutschen das *i* in die spanisch-katalanischer Laute übergegangen sein.

Das *i* in *disligades* kann volkstümlich sein: in den *Cuentos aragoneses* von Eusebio Blasco wimmelt es von Formen wie *pirdido, piquiñico*, vgl. auch span. *difunto, diputado, dibujar, pindonga* 'herumvagierendes Weib' (zu *pendón* 'Fahne', im Argot 'Prostituierte').

Prades kann entweder der Ort in der katalan. Provinz

Tarragona, oder, da Perpignan genannt wird, der Ort im heutigen frz. Département Pyrénées-Orientales sein.

Da Oswald in dem Gedichte selbst unter den zehn Sprachen, die er beherrscht, «katlonisch und kastilian» nennt[1], so können wir ruhig annehmen, dass er mit den eingestreuten romanischen Brocken *Katalanisch* schreiben wollte, wenn auch *disligaides* in seiner Endung nicht zum kat. Typus passt. Anderseits passt *mai* wieder nicht zum aragonesischen. Wir müssen also eine aragonesisch-katalanische Mischsprache annehmen: «Les rois d'Aragon, comtes de Barcelone», so schreibt Morel-Fatio anlässlich eines barcelonesischen Gedichtes vom Jahr 1473 oder 1472 (*Rom.* 11, 345), «n'usaient pas d'une seule langue vulgaire pour communiquer avec leurs sujets; aux Catalans et aux habitants des territoires peuplés pour la plus grande partie par des Catalans, comme le royaume de Valence et les Baléares, ils écrivaient en catalan; aux Aragonais, cette race si orgueilleuse, si entichée de ses origines, de ses coutumes et par conséquent de sa langue, ils étaient tenus d'écrire en aragonais; aussi les deux langues devaient-elles être comprises et pratiquées par la plupart des fonctionnaires de leur chancellerie». Die paar eingestreuten Worte des Oswaldschen Textes vom Anfang des 15. Jhs. zeigen dieselbe Mischung aragonesischer, katalanischer und auch noch kastilischer Sprachgewohnheiten, die Morel-Fatio in dem barcelonesischen Gedichte vom Jahre 1472 gefunden hat. Oswald v. Wolkenstein hat wirklich eine romanische Sprache wiedergegeben, wenngleich weder in tadelloser lautlicher noch syntaktischer

---

[1] Vielleicht ist etwas zuviel gesagt, wenn Schatz S. 11 schreibt: «... können wir uns seinen Aufenthalt in der pyrenäischen Halbinsel nur dadurch erklären, dass er im Dienste König Sigmunds abgesandt worden ist, vielleicht als Dolmetscher, da er sich rühmt die spanischen Dialekte zu verstehen (64, U) ...». Katalanisch und Kastilianisch (*katlonisch und kastilian*), die Oswald u. a. zu verstehen sich rühmt, sind nicht eigentlich *spanische Dialekte*, sondern — mit dem Portugiesischen — die *Hauptsprachen* der Iberischen Halbinsel, denn «kastilisch» ist ja damals das, was wir heute «spanisch» nennen würden.

Form. Vielleicht verbirgt sich sogar hinter seiner *-aides-*Schreibung eine deutsch-dialektische Spracheigentümlichkeit. Auch der Romanist kann also die Worte des Herausgebers bestätigen (S. 5): «Seinen Angaben darf man durchwegs Vertrauen entgegen bringen, sie zeigen nirgends von prahlender Ruhmredigkeit, wenn auch ein gewisses Selbstbewusstsein nicht zu verkennen ist, wo er von seinen Reisen und Erlebnissen in fernen Ländern spricht»[1]. [2]

Bonn. *Leo Spitzer.*

---

[1] Schott in seiner nhd. Nachdichtung (1886) hat die romanischen Wörter richtig übersetzt, ohne über sie etwas zu äussern Die ältere Ausgabe von Beda Weber konnte ich nicht auf etwaige Äusserungen nachsehen. — Der Untersuchung wert sind auch die italienischen nautischen Wörter in Lied 17, die das Bild, das wir aus den iberoromanischen Entlehnungen Oswalds empfangen haben, bestätigen würden: vielleicht wage ich einmal, auch diesen Nachweis zu führen.

[2] [N'y aurait-il pas lieu d'admettre que le polyglotte qu'était Oswald von Wolkenstein peut avoir eu l'oreille exercée et le don de l'imitation, que, par conséquent, en causant avec la Reine d'Aragon, il peut avoir perçu un *a* roman ou du moins un *a* sensiblement plus avancé que l'*a* vélarisé du Tyrol germanique, et que, conscient de cette différence, il peut avoir eu la velléité de la faire ressortir dans l'écriture? Dès lors, on conçoit qu'il n'ait rien trouvé de mieux que d'écrire, pour l'*a* roman de *-ades*, cet *ai* allemand dont on se servait parfois pour rendre l'*a* français (v. Spitzer, ci-avant, p 75). S'adressant là à des Allemands, il aura évité d'écrire «*nent man si 'racades'*», se disant qu'un «*racaides*», prononcé tant bien que mal à la germanique, sonnera moins faux. Une analogie en sens inverse pourrait être vue dans le fait que Dante (*V. E.* I 8_{26}) a rendu par *io* (lire: [jɔ]) la particule affirmative germanique *ja*, évitant d'écrire *ia*, sans doute parce qu'il a voulu tenir compte, lui, de la différence que l'on constatait entre cet *a* autrichien ou alemanique et l'*a* italo-roman. Pour l'identité de cet *a* italien avec l'*a* catal. (et arag.) de *-ades*, voir Schädel, *Manual de fonètica catalana*, p. 60, n° 49. Pour l'*a* allemand en question, j'en appelle à Jespersen, *Lehrb. der Phonetik*, 1904, p. 157, § 163.

Certes, même à ce point de vue, on trouve que notre *minnesinger* a eu mauvaise grâce à faire rimer ce son roman imparfaitement transcrit par *ai* avec l'*ai* allemand authentique de *laides*; mais il convient d'ajouter avec M. Spitzer (voir ci-dessus, en haut) qu'on a peut-être affaire là à une variante dialectale de cet *ai* allemand, qu'il nous faudrait connaître pour porter un jugement définitif sur la rime bilingue en question J'y vois un petit problème de philologie germanique. *O. J. T.*]

Miszellen.

Kat. *nissaga* 'Rasse', 'Geschlecht'

hat Tallgren *Neuphil. Mitt.* 1911 S. 169 und 1914 S. 86 besprochen und zwischen Vogels *NEPTIACA und *NĪD-ICI-ACA geschwankt. Viel einfacher ist es, von einer Entwicklung von *nidus* mit ausl. *-s* auszugehen, die auf die Zeit zurückgehen könnte, da *-d* zwischen *-u* und *-s-* Entwicklung schwankte (*cobeu·cobes* etc. in den 7 weisen Meistern), noch besser aber, an altprov. *nis* 'Nest' anzuknüpfen: Appel, *Prov. Lautl.* § 558 schreibt: «Nidum, nodum dagegen erscheinen auch als *nis* (neben *ni* und *nit*) und *nos.*» Vgl. auch Atl. linguist. Karte *nids*. Tatsächlich zeigt ja das Neuprov. eine genau parallele Bildung *nisado* 'nichée, couvée, famille nombreuse, marmaille' zu *nis* 'Nest' und das Katalanische selbst ein *desnusar* 'aufknoten' neben *desnuhar*, das wieder mit dem DESNUDARE-Reflex zusammenfällt), aber von *nus* -NODUS 'Knoten' abgeleitet ist. Da *nus* von Vogel mit der Sprechweise [nuß] angegeben wird, dürfen wir auch für das entsprechende **nis* eine solche mit [s], nicht [z] annehmen, so dass sich der Gegensatz der Schreibung zwischen kat. *nissaga* und neuprov. *nisado* erklärt. Der Gegensatz zwischen *desnuhar* und *desnusar* würde sich denn wiederspiegeln in dem Gegensatz zwischen *nial*[1], *niaró* und *nissaga*. Das genaue Ebenbild von kat. *nissaga* ist das aprov. *nizaic* 'Nestling', das mir bei Diez S. 222/3 («Damit [mit ital. *nid ace*] identisch ist fr. *niais*, fem. *niaise,* nicht aber prov. *niaic*, *nizaic,* dessen feminin *niaica* oder *niaca* sein würde und welches wie *ibriac, ibriaic* zum suffix *ac* gehört») richtiger beurteilt scheint als bei Meyer-Lübke REW s. v. NĪDAX («frz. *niais* (> prov. *nizaic*)» — warum sollte *nizaic* eher entlehnt sein als das REW 1818 als bodenständig angenommene prov. *ibriac*, neben dem wir auch eine Form *ibriaic* belegt haben?).

[1] Katal. *nial* wird in den Wbb. immer mit 'Brutplatz, Nest' glossiert. In den *Rondayes mallorquines* VI 198 findet sich eine adjektivische Verwendung (= 'schüchtern' oder dgl.): steht es doch in Verbindung mit *mal-aixamús*. Zu kat. *nial* vgl. noch astur. *ñal* 'Nestling'.

Das Suffix -ACUS in *nidācu* 'Nestling, Sprössling' knüpft am besten an lat. MERĀCUS 'rein, unverfälscht' (also = 'genuin'!) an.

An der vorstehenden Deutung macht mich allerdings irre die Existenz eines *nescia* 'desxendencia, nissaga; lo engendrat, concebut i nat, l'ovella', *treure bona o mala nescia* 'gute oder schlechte Nachkommenschaft haben', vom männlichen Widder ausgesagt) in Manacor (Alcover's *Bolletı* 1912 S. 58), das Vogel's Etymologie (*NEPTIA) bestätigen könnte,[1] besonders wenn man sich an die im REW für NEPOS auf weitem Gebiet belegte Bdg. 'Kind' erinnert. An NATIO ist nicht zu denken.

Bonn. *Leo Spitzer.*

Kat. (tortosa) *bèmio* m. 'imbécil, idiota'

bucht F. Mestre in seinem *Vocabulari tortosí* (*Butlletí de dialectologia catalana* 1915). Das Wort ist zweifellos mit mfrz. *bemus, bemy* verwandt. Philipot belegt diese Wörter in seinem *Essai sur le style et la langue de Noël du Fail* (Paris 1914) S. 89: «I 165; entens si son mary est un *besmus* II 56, Magister *Bemus*. Godefroy cite un exemple de la *Passion* de Greban. Cf. encore Cholières, *Matinées* (I 230). — La forme *bemy* avait le même sens. [Anm.: *La Fontaine d'Amours* (*Joyeusetés* de Techener, 5e livr., t. IX)].» Über die Etymologie äussert er: «Ces deux mots, dont l'un a l'air d'être le génitif de l'autre, paraissent des créations de clercs, comme *follemus*, *lourdibus*, *coquibus*, *braguibus*, etc. . . .». Spielerische Anbildung an lateinische Kasus liegt allerdings vor, aber nur in der Pseudo-Nominativbildung *bemus* zu dem als Genitiv gefassten *bemi*. Diesės selbst aber bleibt bei Philipot uner-

[1] Naheliegend wäre es, mit Rücksicht auf astur. *niciar* (*ñiciar*) 'dar co mienzo à un[a] cría de gallinas, de palomas, de una sociedad, etc.' (Rato) = lat. INITIARE, auch für kat. *nissaga* an Ableitung von gelehrt entwickeltem INITIUM zu denken — aber warum dann *nissaga* und nicht **niciaga* (vgl. *apreci* 'Schätzung')? Immerhin ist nach Munthe *Zeitschr* XXIII 323 damit zu rechnen, dass astur. *ci* = kast. *z* (z. B. *chancia* für *chanza*), wofür auch *quiciaes* = sp. *quizás* bei Rato spricht Dann wäre *niciar* = kast. **nizar*. Hieher auch astur *esñizar* 'desfazer, descuartizar'?

klärt. Es liegt einfach Entlehnung aus südfrz *bèmi, bèmio*, 'Bohême . . ., enjôleur, flagorneur, en Languedoc', der Nebenform des gleichbedeutenden *Bouèmi*, vor. Vgl. lyon. *boime, boimo* 'flagorneur' und die parallele semantische Entwicklung von *Polaque* 'Pole' bei Brüch *Ztschr.* 1920 S. 316. Mistral s. v. *bòumian* belehrt uns: «Les bohémiens du Midi sont généralement originaires du Roussillon et de la Catologne» und so wird es uns nicht erstaunen, unser Wort in einer dem Mfrz. näheren Bedeutung auf katalanischem Boden zu finden. Die Wörter BOHEMIA, BOHEMI(AN)US verdienten wegen ihrer semantischen Expansion einen Artikel im REW: im neueren Italienisch ist das aus dem Französisch des Boul'-mich' entlehnte Wort *bohême* von 'Elend' zu 'Hunger' weitergegangen, vgl. mein demnächst erscheinendes Buch «Die Umschreibungen des Begriffes 'Hunger' im Italienischen».

Bonn. *Leo Spitzer.*

Besprechungen.

Adolphe Zünd-Burguet, Exercices pratiques et méthodiques de prononciation française, spécialement arrangés pour les études pratiques aux universités et les cours de vacances. Deuxième édition revue et corrigée par ***Heinrich Wengler,*** dr. phil., assistant au Séminaire Roman de l'Université de Würzburg. Marburg (Hessen), N. G. Elwertsche Verlagsbuchhandlung (G. Braun), 1919. 127 p. in-8°. Prix: Rmk. 3: 50.

Dans le compte rendu de la première édition, paru dans notre revue en 1906 (p. 150 s.), nous signalâmes quelques défectuosités dans la première partie de l'ouvrage, qui donne un aperçu succinct des «éléments de la prononciation française». Je regrette que les auteurs n'aient pas tenu compte de ce qui y fut dit à propos des «sons mixtes» (§ 1) et des «organes de la parole» (§ 2). Quant à la règle des voyelles longues (§ 7), elle n'est pas non plus, dans sa rédaction nouvelle, à tous points satisfaisante. Ce ne sont pas seulement les voyelles nasales qui, suivies de consonne, sont longues en syllabe finale (*montre, ventre*). C'est aussi le cas des voyelles [α], [o] et [ø] (*basse, fosse, neutre*). Et le second alinéa, où il est dit que la

voyelle [i] est longue dans la désinence verbale *-ir*, est parfaitement superflu, puisque, dans l'article 3, nous apprenons que *toutes* les voyelles sont longues devant un [r] final. D'autre part, il y a, dans cette partie théorique, certains changements heureux. Ainsi, l'introduction des termes »semi-consonnes ou semi-voyelles» (§§ 13—14), la remarque que les consonnes sonores sont également articulées avec énergie (§ 17) et l'observation (§ 22) que le «redoublement consonantique» se produit aussi entre deux mots dont le premier se termine et le second commence par la même consonne (*robe blanche*).

Dans la seconde partie de l'ouvrage, les «Exercices pratiques», il y a une innovation bienvenue: au bas des pages sont souvent indiquées d'autres prononciations acceptables en dehors de celle du texte phonétique. Mais ce qui reste un grave défaut de l'ouvrage, c'est le grand nombre d'erreurs dans le texte phonétique même, la partie la plus importante de ces *Exercices*. Quelquefois, surtout en ce qui concerne la quantité des voyelles, on peut se demander s'il y a faute d'impression ou non. Prenons par exemple le petit conte d'Alphonse Daudet, *La Chèvre de M. Seguin*. Le mot *chèvre* y a en règle la voyelle brève, quand il se trouve à l'intérieur d'une phrase, et longue seulement à la fin de la phrase Mais pourquoi alors la forme abrégée dans les phrases *M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres* (p. 114) et *Un amour de petite chèvre* (p. 116)? Et je prononcerais également ce mot avec une voyelle longue dans la phrase *Les chèvres, il leur faut du large* (p. 118). Et les variations entre [ɛ] et [e] dans les mots protoniques *mes, tes, ses, les, ces* (d'ordinaire [e]), ainsi que dans *laisser* (v. [lese] p. 24, l. 16; lɛse p. 120, l. 8); etc. etc.

Je donne enfin une liste des fautes d'impression observées au cours d'une lecture rapide: lire [ɑ̃dre], p. 18, l. 26; [ʃɑ̃brə], p. 18, l. 31; [kɔ̃poze], p. 20, l. 8; [malmɔ:r], p. 24, l. 26; [pɑse], p. 40, l. 5; [ʏ ɑ̃:f], p. 42, l. 18; [ʒə], p. 46, l. 12; [ʒu], p. 46, l. 14; [ʃyʃɔtɛt], p. 50, l. 23; [vɛ:n], p. 52, l. 6; [ʃɛ:ne], p. 52, l. 21; [ʒə] au lieu de [ʒø], p. 52, l. 29; [fɛstɛ̃], p. 54, l. 26; [yrbɛ̃] et [sə], p. 54, l, 27; [vizit], p. 56, l. 20; [illizi:blə], p. 56, l. 22; [millezim], p. 56, l. 23; [frqi], p 60, l. 22; [lə], p. 60, l. 25; [raspa:j], p. 62, l 23; [pip], p. 62, l. 27; [pɑsrɔ̃], p 64, l. 6; [dy], p 64. l. 20; [vɛrti:ʒ], p. 66, l. 19; [ɑ̃tɛ·mɑ̃], p 68, l. 5; [pɔrtəplym]; p. 70, l. 6; [kə], p. 70, l. 17; [o kɑ̃], p. 70, l. 22; [avɛk lə], p. 70, l. 26; [dakɔ:r], p. 70, l. 28; [ipɔpɔtam] et *hippopotame*, p. 74—75, l. 12; [bu:r], p. 76, l. 14; [ɔbʒɛ], p. 76, l. 23; [ɑ̃boʃa:ʒ], p. 76, l. 30;

[purbwa:r], p. 78, l. 2; [tɑ̃bu:r], p. 78, l. 5; [turnəbrɔʃ] et [rəmarkablə], p. 78, l. 6; [blɑ̃:ʃ], p. 78, l. 26; [ʃɑ̃:brə], p. 78, l. 29; [abreʒe], p. 80, l. 4; [vɔtr⌣ɑ̃bɔ̃pwɛ̃], p. 80, l. 20; [dədɑ̃], p. 80, l. 30, et p. 82, l. 11; [tɔ̃n⌣editœr teditɔt⌣il], p. 82, l. 14; [vɑ̃dɑ̃ʒœ:r], p. 82, l. 21; [depɛʃe], p. 84, l. 26; [rəga:r], p, 86, l. 29; [gɑ:ʃ], p. 88, l. 5; [gɑ:z], p. 88, l. 6; [gø:t], p. 88, l. 19; [gɔlf], p. 90, l. 14; [lə], p. 90, l. 23; [go:f], p. 92, l. 5; [ʒə], p. 94, l. 31; [kɥi:vrə], p. 98, l. 3; [sjœ:r], p. 98, l. 17; [su:j] et [u:j], p. 98, l. 25; [pija:ʒ], p. 98, l. 31; [ɑ̃trɑ:j], p. 100, l. 3; [ʒystəmɑ̃], p. 100, l. 12; [rədubləmɑ̃], p. 100, l. 14; [bwɑ:t] = «petite caisse», p. 102, l. 7; [pɛ:ʃe] et [peʃe], p. 102, l. 17; [bi:zə], p. 106, l. 5 (est-ce une faute d'impression?); [ɑ̃fɑ̃] sans virgule, p. 110, l. 10; [krwɑ], p. 112, l. 2; [dɛsmeralda], p. 116, l. 15; [setɛ], p. 118, l. 6; [fəzɑ̃] et [tristəmɑ̃] p. 118, l. 8; [ty] et [grɛ̃gwa:r], p. 120, l. 26; [sɛ la], p. 120, l. 28; [ʃɛ:r]. p. 120, l. 30; [lɛ:r], p. 122, l. 5; [yn], p. 122, l. 29; [la], p. 124, l. 10;[yrləmɑ̃], p. 124, l. 11; [kə], p. 124, l. 20.

Une table des matières serait à désirer.

L'ouvrage est utile et fait avec une juste notion des exigences pratiques, mais aurait besoin d'une revision sérieuse au point de vue typographique.

A. Wallensköld.

Emil Winkler, Französische Dichter des Mittelalters. II. Marie de France. Wien 1918. 130 S. 8⁰ (= Sitzungsber. d. Kais. Akad. der Wiss., Philos.-hist. Kl., Bd. 188, Abh. 3).

Le but du mémoire de M. Winkler est de rendre probable que Marie de France, l'auteur connu des *Lais*, des *Fables* et du *Purgatoire de saint Patrice* est identique à Marie de Champagne, la célèbre fille de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine. En effet, toutes les deux appartiennent à la même époque (seconde moitié du XII[e] siècle) et ont fréquenté la meilleure société du royaume de France[1]. Elles paraissent également avoir eu un développement littéraire analogue: Marie de France inaugura par ses *Lais* (vers 1165—1167) un genre littéraire

[1] Dans ses *Fables* (Epil., v. 9—10, éd. Warnke, p. 327), Marie de France écrit:

Pur amur le cunte WILLALME,
le plus vaillant de cest reialme.

Dans le personnage du conte Guillaume on a cru reconnaître Guillaume Longue-Epée fils naturel du roi d'Angleterre Henri II Plantagenet.

nouveau où l'amour courtois joue un rôle dominant, — Marie de Champagne fut plus ou moins l'inspiratrice des trouvères provençalisants: un Chrétien de Troyes, un Gace Brulé et, peut-être, un Conon de Béthune; plus tard (vers 1180), Marie de France montra, par ses *Fables*, son penchant pour la littérature sérieuse, — Marie de Champagne suivit peut-être, dans ses goûts littéraires, l'exemple de son époux, Henri de Libéral, qui s'intéressait vivement aux ouvrages d'érudition latine; enfin, Marie de France, en écrivant le *Purgatoire de saint Patrice* (vers 1190), fit preuve de ses sentiments religieux, — Marie de Champagne reçut l'hommage de la paraphrase du psaume *Eructavit cor meum* et inspira une traduction de la *Bible*. L'on voit donc que jusqu'ici la concordance est parfaite. La raison pour laquelle, avant M. Winkler, personne n'a sérieusement tâché d'identifier les deux *Marie*, c'est que Marie de France a été censée domiciliée en Angleterre, tandis que Marie de Champagne n'a jamais été soupçonnée d'avoir séjourné de l'autre côté de la Manche. Or, M. Winkler essaie de nous démontrer que les preuves alléguées en faveur d'un séjour de Marie de France en Angleterre sont fallacieuses, et l'on est, en effet, fort tenté de lui donner raison. Ce qui cependant m'abstient de croire, sans réserve, à l'hypothèse si séduisante du jeune savant autrichien, c'est que je me figure difficilement Marie de Champagne se servant, dans un entourage francien-champenois, d'une langue distinguée par certains traits nettement *normands* [1].

Somme toute, l'hypothèse de M. Winkler est digne d'attention, mais pas absolument convaincante [2].

A. Wallensköld.

Elof Hellquist, Om namn och titlar, slagord och svordomar Lund, C. W. K. Gleerup, 1918. 142 S. 8:o. Preis: Kr. 3: 50.

---

[1] L'imparfait de la 1ère conjugaison latine différant de celui des autres conjugaisons; la diphtongue *ei* restant distinguée de *oi*; *en* ne rimant pas avec *an*. Cf. Warnke, éd. des *Fables*, p. CXI.

[2] L'interprétation que donne M. Winkler (p. 110 et note 1) des vers où Conon de Béthune se plaint de ce qu'on s'est moqué, à la cour de France, de ses «mots d'Artois», ne peut pas être juste, le cas régime *les Campenois*, fourni par les mss., ne pouvant pas être coordonné avec *li Franchois*. Il faut bien comprendre: «Les Français ont blâmé mon langage et mes chansons, en présence des Champenois et de la Comtesse».

Im vorliegenden Werke behandelt Professor Hellquist in freistehanden Aufsätzen, welche mehr und weniger umgearbeitete Abdrücke früherer Veröffentlichungen sind, verschiedene das Kulturleben Schwedens oder die schwedische Ortsnamenforschung berührende Fragen linguistischer Natur. Die populär geschriebenen Aufsätze interessieren aber jeden Sprachforscher, weil sie einen guten Einblick in die Sprachschöpfung neuerer Zeit überhaupt geben. Die Titel der Aufsätze sind (in deutscher Übersetzung): Politische und publizistische Schlagwörter, Unsere Seenamen, Zur Geschichte unserer Flüche, Unsere Anredewörter und Gesellschaftstitel, Lautnachahmende schwedische Vogelnamen, Unsere Ortsnamen auf *-by*.

A. W.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. Februar 1920. Anwesend waren: der Vorstand und 12 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 31. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende verlas folgenden

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Jan. 1919—1. Jan. 1920.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1919	FM.	1,247: 84
Zinsen für das Jahr 1918	»	3: 56
Jahresabgaben der Mitglieder	»	1,038: —
Abonnements der Neuphilol. Mitteil. 1919 (u. 1920)	»	632: —
Verkaufte Exemplare der Mémoires de la Société Néo-philologique	»	7: —
Verkaufte Exemplare der Neuphilologischen Mitteilungen	»	103: —

Vom Consistorium academicum für die Neuphilol. Mitteil. angewiesen	FM.	1,000: —
Vom Staate für die Neuphilol. Mitteil. angewiesen	»	3,000: —
Summe	FM.	7,031: 40

Ausgaben:

Druckkosten der Neuphilol. Mitteil. 1919 (und Restbetrag 1918).	FM.	4,488: 60
Briefporti und Stempelmarken.	»	230: 22
Anzeigen	»	198: —
Bedienung und Einkassierung	»	74: 70
Verschiedenes	»	70: 50
Kassenbestand am 31. Dezember 1919 . . .	»	1,969: 38
Summe	FM.	7,031: 40

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kasssenverwalter Decharge zu erteilen

Helsingfors, den 28. Februar 1920.

Berta Solitander. *Elin Johansson.*

§ 3.

Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: Dr. phil. *Heinrich Schlücking* und Mag. phil. *Kai Donner.*

§ 4.

Wegen der exzeptionellen Verhältnisse beschloss der Verein auch diesmal von einer Feier des Jahresfestes abzusehen.

§ 5.

Der Vorsitzende machte die Mitteilung, dass die *Alliance Française* dem Vereine einige Ex. ihrer Publikation: Programme des Cours de vacances 1920 zugesandt hatte.

§ 6.

Dozent Dr. *Br. Sjöros* hielt einen Vortrag über Akzent, Quantität und Assimilation in den nordgermanischen Sprachen. An der Diskussion beteiligten sich Prof.

Dr. *H. Pipping*, der im grossen und ganzen dem Vortragenden beistimmte, aber zugleich den Eindruck gewonnen hatte, dass der Referent in einigen Punkten dem Material Gewalt angetan hatte; um es seiner Theorie gefügig zu machen; Prof. Dr. *A. Wallensköld*, der gern auch die Sonorität berücksichtigt gesehen hätte; und der Referent, der einige Erwiderungen vortrug.

§ 7.

Schulrat Dr. *S. Nyström* hielt einen Vortrag über die Maturitätsprüfung. Der Ref. gab zuerst eine Übersicht über die Behandlung der Prüfungsfrage in den verschiedenen Instanzen. Drei verschiedene Formen der Prüfung sind vorgeschlagen worden: 1. Eine Herübersetzung (aus der fremden Sprache in die Muttersprache); 2. eine Hinübersetzung (aus der Muttersprache in die fremde Sprache); 3. eine doppelte Probe: eine Herüber- und eine Hinübersetzung — und zwar so, dass diese letztere weder lang noch schwierig sein würde.

Der Standpunkt, den die Schulverwaltung endgültig eingenommen hatte, war, dass die Probe in einer Hinübersetzung bestehen sollte, im Lehrerrate verteilten sich die Stimmen gleichmässig auf die verschiedenen Vorschläge, das Consistorium academicum sprach sich für die doppelte Probe aus. Im Staatsrat befürwortete der Kultusminister die doppelte Prüfung, während die Mehrheit der Minister eine Herübersetzung für zweckmässig hielt. Der Reichspräsident entschied die Frage zugunsten der doppelten Prüfung.

Um die Frage allseitig zu beleuchten, warf der Ref. einen Blick auf die entspr. Verhältnisse in Frankreich. Seit dem Jahre 1902 bis heute ist die Form der Prüfung ein Aufsatz in der fremden Sprache gewesen. Diese Form der Prüfung zeigte sich aber in mancher Hinsicht unvorteilhaft, da sie einerseits zu grosse Anforderungen an den Schüler stelle, andererseits eine zu oberflächliche Aneignung der fremden Sprache zur Folge habe. Man brauchte eine Form der Prüfung, die besser als ein Aufsatz ausser dem produktiven Können des Schülers auch seine Fähigkeit fremdsprachliche Literatur zu verstehen kontrollieren würde. Da die Meinungen auseinandergingen, wurde ein Referendum angeordnet, wobei sämtliche Lehrer der neueren Sprachen ihren Standpunkt festzustellen hatten. Das Ergebnis war, dass die grosse Mehrheit der Lehrer sich für eine Prüfung aussprach, die ausser einer Hinübersetzung auch eine Herübersetzung umfassen sollte. Ein Erlass, der die Frage

dementsprechend regeln wird, ist in diesen Tagen zu erwarten. — Was die fremdsprachliche Prüfung in unserem Lande betrifft, war der Ref. der Ansicht, dass die Hinübersetzung etwa 80—100 Worte umfassen könnte, also etwas kürzer als die schwedische «Realschulprüfung» und zugleich etwas leichter als diese sein könnte. Dabei brauchte die Herübersetzung nicht erheblich kürzer als die jetzige zu sein, denn die zur Verfügung stehende Zeit sei um zwei Stunden verlängert worden und betrage somit 6 Stunden. — In der anschliessenden Diskussion sprach Prof. Dr. *U. Lindelöf* für die doppelte Probe. Prof. Dr. *A. Wallensköld* stellte an den Ref. die Frage, ob die mündliche Probe ganz wegfallen sollte, welche der Ref. bejahend beantwortete. In diesem Falle hielt Prof. Wallensköld die doppelte Prüfung für notwendig. Prof. Dr. *H. Suolahti* war der Meinung, dass sich der ganze Unterricht einseitig gestalten werde, wenn nicht eine doppelte Probe verlangt würde. Die Befürchtung, dass die doppelte Probe zu grosse Anforderungen an den Schüler stelle, sei unbegründet. Es sei ein Vorteil, dass die Probe nicht zu leicht sei, denn es lasse sich so viel genauer beurteilen, wie gründliche Kentnisse der Schüler besitze. Alles hänge davon ab, wie streng die Leistungen des Schülers beurteilt werden, und dabei dürfe man allerdings keinen allzu strengen Massstab anlegen. Lektor *L. Granit* sprach gegen die doppelte Probe. Prof. Dr. *U. Lindelöf* meinte, dass die Hinübersetzung keineswegs ein zusammenhängendes Stück auszumachen brauchte. Mag. phil. *E. Müller* stimmte Lektor Granit bei.

In fidem:
Emil Öhmann.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. März 1920, wobei 9 Vereinsmitglieder anwesend waren.

§ 1.

In Abwesenheit der beiden Vorsitzenden wurde das Wort von Professor Dr. *U. Lindelöf* geführt.

§ 2.

Als neues Mitglied wurde Mag. phil. *Solmu S. Sola* aufgenommen.

§ 3.

Professor Dr. *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über «Edmund Spenser und die irische Frage».

§ 4.

Dozent Dr. *O. J. Tallgren* hielt im Anschluss an *J. Froberger*, «Die Hauptrichtungen der spanischen Literatur der Gegenwart» (Deutschland-Spanien II (1918), Ss. 225 ff.) und an *A. Castro*, «El movimento (*sic*!) científico en la España actual» (Rassegna-Neapel XXVII (1919), Ss. 187 ff.) einen Vortrag über «Le mouvement littéraire et scientifique de l'Espagne actuelle», wobei einige modern ausgestattete Bände vom Verlage «La Lectura» (Madrid) nebst der «Revista de Filología Española» und dem «Archivo Bibliográfico Hispano-Americano» des Madrider Buchhändlers Victoriano Suárez den Anwesenden vorgezeigt wurden.

In fidem:
Emil Öhmann.

Eingesandte Literatur.

E. Rochelle, Mon Premier Livre de Français. 2e éd., 1916, XIII + 64 p. in-8°. — Mon Deuxième Livre de Français. 1re éd., 1919. IX + 70 p. in 8°. — Mon Troisième Livre de Français. 1re éd., 1919. XI + 94 p. in-8°. — Mon Quatrième Livre de Français. 1re éd., 1919. X + 89 p. in-8°. G. Delmas, éditeur, Bordeaux. Prix de chaque volume relié toile simple 3 fr. 50. (Collection T. A. D.).

Leopold Weber, Die Götter der Edda. München, Musarion Verlag, 1919. 196 S. 8:o. Preis geh. M. 14, geb. M. 18.

Ernst Zahn, Helden des Alltags. Eine Auswahl, mit Wörterverzeichnis und Einleitung hrsg. von *Walter O. Streng*. Porvoo, Werner Söderström Oy, 1920. 116 S. 8°. — Dazu: Sanasto. 72 S. (= Deutsche Schulausgaben, Saksalaisia koulutekstejä, julk. H. Suolahti, VII).

Schriftenaustausch.

Bericht über die Verwaltung der Deutschen Bücherei des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler zu Leipzig, I (1913), 39 S.; II (1914), 118 S. u. 6 Tafeln; III (1915), 16 S.; IV (1916),

34 S. u. 3 Tafeln; V (1917), 23 S. u. 7 Abbildungen; VI (1918), 22 S. u. 6 Abb. Leipzig, Börsenverein, 1914-1919. 8°.

Deutsche Bücherei des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler zu Leipzig. Urkunden u. Beiträge zu ihrer Begründung u. Entwicklung. 10. Ausg., abgeschl. 1915. Leipzig. 115 S. 4°, m. 6 Beil. u. 8 Bildertafeln.

Die Einweihung der deutschen Bücherei des Börsenvereins . . . am 2. Sept. 1916. Leipzig, Börsenverein, 1916. 78 S. 8°.

The Journal of English and Germanic Philology, vol XVIII, No. 4 (Oct., 1919): L. Landau, A. Hebrew-German (Judeo-German) Paraphrase of the Book Esther of the Fifteenth Century; John W. Draper, The Glosses to Spenser's «Shepheardes Calender»; Otto B. Schlutter, Notes on the New English Dictionary; Edward D. Snyder, Pope's Blank Verse Epic; Lawrence Mason, «Devotoment» or «Denotement»?; Allan H. Gilbert, The «Furrow» in Keats' «Ode to Autumn»; Walter Clyde Curry, The Secret of Chaucer's Pardoner; Albert Morey Sturtevant, The Family in Bjœrnson's Tales; Reviews and Notes.

Mnemosyne, nova ser., vol. XLVIII (1920), pars II.

Moderna Språk, Jahrg. XIV, Nr. 3 (März 1920): Hilmer Gillqvist, Österrike och Franz Grillparzer; Heinz Hungerland, Ernst A. Meyer, E. Theodor Walter und Benno Rosenbund, En prepositionsfråga i tyskan (auf Anlass einer Behauptung, es könne heissen: *Er legte sich am Wege*); usw. — Nr. 4-5 (April-Mai 1920).

Museum, 27ste Jaarg., N° 7-8 (April-Mei 1920).

Revista de Filología Española, tomo VI (1919), cuad. 4.°: Américo Castro, Adiciones hispánicas al Diccionario Etimológico de W. Meyer-Lübke, II; J. Sarrailh, Algunos datos acerca de D. Antonio Liñán y Verdugo, autor de la «Guía y Avisos de forasteros» (1620); Eugenio Mele, Más sobre la fortuna de Cervantes en Italia en el siglo XVII; Narciso Alonso Cortés, Jerónimo de Lomas Cantoral; Miscelánea; Notas bibliográficas; Análisis de revistas; Bibliografía; Noticias.

Spanien, Jahrg. II (1920), Nr. 1/2: Américo Castro, Der Fortschritt der Wissenschaft im heutigen Spanien; M. Artigas, Ein unbekanntes spanisches Gedicht aus dem Mittelalter (Madrid); usw.

Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, Bd. 29 (1919), Nr. 114-117. Darunter Nr. 114: Aage Stigaard, Livet i London efter Addisons og Steeles Skildringer, 66 S.

Mitteilungen.

Einheimische Publikationen: *A. Långfors*, Le roman de Fauvel, par Gervais de Bus, publié d'après tous les manuscrits connus. (Société des anciens textes français). Paris, Firmin Didot, 1914-1919. CX + 220 p. in-8°. 12 francs.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *Emil Öhmann*, Nochmals frz. *noël*, Zeitschr. f. roman. Philologie XL (1920), S. 328-329.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Långfors*, Les Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e^ siècle, bespr. von F. C[astets], Rev. des l. rom. LX (1920), S. 355, und von A. Jeanroy, Rev. critique d'histoire et de littérature 1920, S. 89-90. — *Derselbe*, Le Roman de Fauvel, bespr. v. Pierre Champion, La Minerve Française V (1920), S. 108-110.

Personalia: Dozent Dr. *A. Långfors* ist zum «Membre du Conseil d'administration de la Société des anciens textes français» erwählt worden.

Ferienkurse im Auslande: In *Dijon* vom 1. Juli bis 1. Nov. — In *Lausanne* vom 26. Juli bis 27. Aug. — In *London* vom 23. Juli bis 20. Aug. — Nähere Auskünfte bei der Redaktion dieses Blattes.